

Le Samedi

VOL. II.—NO. 39.

MONTREAL, 7 MARS 1891.

(PAR ANNEE, \$2.50
(LE NUMERO, 5 CTS.

L'AMOUR EN CAREME



—Sortir ! Point du tout ; Monsieur le curé t'a mis là pour quarante jours. Fais ton temps.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 7 MARS 1891.

CHASSE-SPLEEN

Il est une chose qu'il est bien difficile de diffamer, c'est la vie.

Un abonné modèle est celui qui lit son journal jusqu'à l'article de la mort.

En politique, les gens de bonne foi eux-mêmes s'irritent contre l'évidence d'un fait.

Il en est des compliments comme des bonbons du carnaval; les mieux enveloppés sont des at-trapes.

La tête d'un sot ressemble à la boîte aux lettres, qui reçoit tout, renvoie tout, et ne déca-chette rien.

Ne blâmez jamais le mari qui critique sa femme devant ses amis, c'est peut-être la seule chance qu'il ait de le faire.

On dit: "La vie est un combat." Marchons donc en avant, sans cependant nous avancer en troupe, comme les dindons.

On affiche certains défauts pour en dissimuler de plus grands, comme on griffonne à dessein quand on ne sait pas l'orthographe.

Une femme peut dire à sa meilleure amie que son chapeau ne lui va pas, que sa photographie la flatte, que sa robe a besoin d'être retouchée ou toute autre chose désagréable, mais elle n'osera jamais dire à son ennemie déclarée que son bébé n'est pas la perfection même.

EVANGILE POLITIQUE

Au Parlement:

L'orateur:

—Vous n'écoutez jamais les orateurs de ce côté de la chambre.

Un membre:

—La droite doit ignorer ce que fait la gauche.

LA MULTIPLICATION PAR LA DIVISION

M. Vorace.—Vos portions sont encore aujourd'hui bien petites; d'habitude, à moi, vieux client, on me donne deux morceaux de rôti, et aujourd'hui, je n'en reçois qu'un...

Madame Poischiche.—Mais, monsieur a raison: la cuisinière aura sans doute oublié de couper le morceau en deux!

REGLEMENT DE COMPTES



Chœur de cabaleux électoraux. Rends compte de l'argent que tu as reçu.

EGOISME

—Je te dis que ce garçon s'est conduit d'une façon déplorable.

—Comment! tu lui en veux parce qu'il a mangé l'héritage de son oncle?

—Non pas parce qu'il l'a mangé, mais parce qu'il ne m'a pas invité!

DÉSIR NATUREL

L'autre soir, dans un concert, un pianiste chevelu se livrait sur son instrument, avec gestes épileptiques, à des exercices d'harmonie imitative. Une vieille dame se pâma d'admiration...

—Comme c'est beau!... s'écriait-elle. Voilà le bruit du canon! La ville est prise d'assaut... on se bat dans les rues... les soldats se livrent au pillage!

—Ah!... mon Dieu!... soupire un voisin, s'ils pouvaient seulement emporter le piano!

IL PROMETTAIT JEUNE

Un financier assez véreux offre \$10 par semaine à un jeune homme pour être caissier chez lui.

—C'est peu, fait le jeune homme.

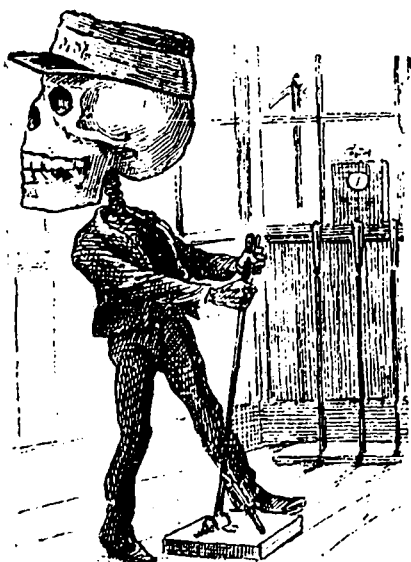
—Comment, "peu," réplique le financier; mais à votre âge j'aurais tué mon père pour ce prix-là.

UNE EXPLICATION TRANCHANTE

Le président.—Il est avéré que vous avez jeté votre femme sur les rails au moment où le train passait.

L'accusé.—C'est vrai, monsieur le président, mais je lui expliquais quelque chose, et, comme elle ne comprenait pas, dame! je l'ai mise sur la voie.

TOUJOURS AU POSTE



Un employé de chemin de fer qui a beaucoup de succès.

MOTS D'ENFANTS

Joe.—Papa, donnez-moi cinq cents pour un pauvre homme infirme.

Papa.—Qu'est-ce que c'est que ce pauvre homme?

Joe.—C'est l'homme qui vend les billets pour le cirque.

Petite sœur.—Moi je sais qui viendra ce soir: c'est M. Henri.

Grande sœur.—Comment sais-tu cela?

Petite sœur.—Parce que tu as mis son portrait sur la cheminée à la place de celui de monsieur Charles, que tu as mis de côté jusqu'à dimanche prochain.

Grand-papa, (se réveillant après un petit somme).—Ça m'a fait du bien de dormir, ça m'a reposé.

Lucie, (5 ans).—Tu dois pourtant être fatigué du nez, le tien a fait autant de bruit que l'homme qui scie le bois, et il dit qu'il est toujours fatigué quand il s'arrête.

Visiteuse.—Comme il est gentil ce chérubin, veux-tu m'embrasser mon petit ami?

Petit ami, (grognant).—Veux bien.

Visiteuse.—Ça c'est un bon petit garçon. Mais qu'est-ce que tu tiens là, si serré dans ta menotte?

Petit ami.—Ça c'est un cinq cents. Maman m'a dit que vous alliez venir et qu'il fallait que je vous embrasse; j'ai pas voulu pour moins que ça.

Tommie.—Dites donc Monsieur Paul, c'est y vrai que Clara ne veut pas vous donner une mèche de ses cheveux? j'ai entendu qu'elle vous le disait.

Paul.—Chut! Tommie, ne faut pas parler de ça.

Tommie.—C'est que vous savez si vous voulez me payer des bonbons comme à ma sœur, je pourrai vous donner une mèche de ses cheveux, je la prendrai quand elle sera sortie.

Après avoir longtemps examiné un visiteur assis dans dans l'antichambre, Momo se décide à lui adresser la parole.

—Alors, Monsieur, c'est toi le coiffeur?

—Mais non, mon ami, dit le visiteur.

—Ah! je croyais!

—Pourquoi cela?

—Parce que papa a dit: "Encore un qui vient me raser!"

—Papa, demande Toto, qu'est-ce que ça veut dire dormir comme une couleuvre?

—Cela veut dire dormir très bien, sans s'interrompre, comme les couleuvres pendant l'hiver.

Le soir venu:—Eh bien, Toto, demande le père, as-tu bien travaillé à ta pension?

—Oh! oui, comme une couleuvre.

La petite Mag a cinq ans et son frère en a trois.

On leur a donné une grosse tarte et un petit gâteau sec.

Mag prend la tarte et dit à son frère d'un air de charité angélique:

—Tiens! mange le joli petit; moi, je mangerai le vilain gros!

Tout l'art de la diplomatie en une ligne!

On est autour de la table de famille et M. Tom accumule les comment et les pourquoi.

—Est-ce qu'un chien ce n'est pas une bête, dit maman? demande-t-il

—Mais si, chéri.

—Alors pourquoi que M. Henri il se fâche quand mon frère l'appelle "vieille bête" et qu'il est content quand ma sœur l'appelle "mon pauvre vieux chien"?

TEL EST PRIS QUI CROYAIT PRENDRE

QUESTION DE RACE



Gaëlin en train d'aller. — Ah! L'homme! Si vous n'avez jamais vu glisser, regardez-moi faire.



Le promeneur. — C'est bien, je regarde.

Mademoiselle Collet-monté. — Je serais curieuse de savoir pourquoi nous avons un été des sauvages, alors que nous avons déjà un été régulier.

Madame Collet-monté. — La question est ridicule, crois-tu que les personnes de la société doivent avoir le même été que les indigènes.

ERREUR SUR LA PERSONNE

Maman. — Le docteur est-il venu pendant que j'étais sortie?

Bob, (entrant de jouer). — Oui maman. Il m'a tâté le poulx, m'a fait tirer la langue et il est parti en secouant la tête, disant que c'était un cas sérieux et qu'il reviendrait ce soir.

Maman. — Mais petit monstre, ce n'était pas pour toi que je l'ai fait venir, c'était pour ton petit frère.

SI VOUS M'AIMEZ!

A Mademoiselle Louise B...

Si vous m'aimez comme je vous adore,
Dites-le moi, vous me rendez joyeux ;
Pour nous va luire une nouvelle aurore,
Si vous m'aimez, nous allons vivre heureux !

Si vous m'aimez d'un amour sans mélange,
Que votre cœur soit à moi pour toujours ;
Si vous m'aimez, vous aurez en échange
Un cœur d'époux pour protéger vos jours.

Si vous m'aimez, à vous je m'abandonne ;
Que votre cœur soit à moi pour toujours ;
Si vous m'aimez, vous aurez en échange
Un cœur d'époux pour protéger vos jours.

Si vous m'aimez, qu'une douce caresse
Fasse frémir votre âme et bondir notre cœur ;
Si vous m'aimez, divine enchanteresse,
Unissons-nous, et volons au bonheur.

TROP DE COMPARAISONS

Recorder (au prisonnier). — Comment vivez-vous ?

Prisonnier. — Je n'ai pas de préférence comme disait l'huître au cuisinier qui lui demandait si elle désirait être rôtie ou frite.

Recorder. — Je n'ai pas besoin de connaître l'opinion d'une huître ; quelles sont vos occupations ?

Prisonnier. — J'occupe ce que je peux, comme disait la femme colosse à son voisin dans les petits chars.

Recorder. — Laissez la femme colosse en paix ; à quoi employez-vous votre temps ?

Prisonnier. — Ça dépend, comme disait le chat en emportant le gigot.

Recorder. — Je crois en effet que nous approchons de votre ligne.

Prisonnier. — Absolument comme disait le matelot lorsqu'on lui mit la corde au cou pour avoir tué son compagnon.

Recorder. — Si vous continuez à me donner des réponses aussi absurdes vous attraperez six mois.

Prisonnier. — Je suis flambé, alors, comme disait le poulet à la cuisinière.

BLASÉ!

Madame (deux mois de ménage). — Irons-nous demain au mariage de Pauline Lenoir ?

Monsieur (sèchement). — Non, je ne pense pas, nous avons déjà été ensemble à un mariage, c'est un de trop.

LE CORPS HUMAIN

De toutes les machines dues à l'ingéniosité humaine, aucune ne saurait approcher, comme conception, comme puissance et délicatesse d'exécution, de l'organisme du corps humain.

Vieci, sur la composition de cette machine, quelques données intéressantes.

Le corps humain contient 150 os et 500 muscles : le poids du sang d'un adulte est de 33 livres ; le cœur a ordinairement un diamètre de 3 pouces ; il bat 70 fois à la minute, 1,200 fois à l'heure et 35,792,000 fois dans l'espace d'une année ; et déplace 13,200 livres de sang par jour.

La totalité du sang passe en trois minutes par le cœur ; nos poumons contiennent, à l'état normal, un peu plus d'un gallon d'air ; nous respirons 1,200 fois par heure en dépensant 60 gallons d'air.

La peau a trois couches, dont l'épaisseur varie entre 7 et 14 cent millièmes de pouce ; chaque pouce carré a 75,000 pores ; la longueur totale de ces pores est de 40 milles.

A BAS LES TYRANS

Barbier. — Monsieur vos cheveux sont un peu clairs, là, sur le sommet du crâne.

Client (furieux). — Possible ; c'est comme vous, vous avez le nez de travers, un de vos yeux est à peine ouvert, votre bouche manque de forme, vos jambes font le cerceau, et c'est par pure politesse qu'on ne vous prend par pour un bossu. Maintenant vous pouvez continuer vos remarques sur mes qualités physiques.

Il fut rasé en silence.

UN JUGEMENT SAIN

Joe. — Regarde papa, ce que je viens de pendre au salon "Aimez-vous les uns les autres," c'est ça qui va faire plaisir à monsieur Margarine, quand il viendra.

Papa. — Certes, mais je crois qu'il aimerait mieux voir "Le beurre est monté à un écu."

PAS DE CONTREFAÇON

Client. — Est-ce que ce tapis est véritablement du tapis de Bruxelles ?

Vendeur. — Oui, madame, c'est moi-même qui l'ai acheté au vieux Bruxelles, le grand fabricant.

CHIEF PEAU-ROUGE INTERVIEWÉ

Un de nos confrères, M. Soudan, a connu un chef de Peaux-Rouges avec lequel il a pu avoir une intéressante conversation. Il commence par bourrer le calumet du chef :

La première fois que j'eus l'honneur de ces fonctions de bourre-pipe, qu'on juge de ma surprise en lisant au-dessous du fourneau en terre "culottée" ce nom de fabricant, jadis bien connu des fumeurs parisiens : *Gambier*. Un instant je pensai ; "Est-ce que Petit Corbeau ne serait qu'un Indien d'opérette ?" Je lui demandai d'où lui venait ce calumet. Je compris qu'il le tenait d'un vieux trappeur. A la bonne heure !... Nos *interviews* commencent par une longue fumerie silencieuse. Puis le Petit Corbeau parle du temps qu'il fait, considère avec attention une carte clouée à la porte, me pose des questions sur le chemin de fer ou encore sur le télégraphe, *l'esprit chuchoteur*, comme il dit poétiquement ; deux merveilles qui obsèdent sa pensée. Puis il aborde le chapitre des personnalités. — Où est ma loge (tante de famille) ? — Là-bas, là-bas, vers le soleil levant, loin, loin, par delà les grandes eaux. — Combien loin ! — Après la terre des Bostons, dix sommeils (espace de vingt-quatre heures) en canot de feu. Et je m'efforce à lui faire comprendre que je suis de France. — Ah ! oui, le pays des Longs-Conteaux ! (les Français du dix-huitième siècle qui portaient l'épée. — Combien déjà de *squaws* et de *papousses* ? Je réponds avec humilité. Lui, très fier, a sept *squaws* et douze *papousses*. — Combien ai je de chevaux ? — Un seul. Le Petit Corbeau triomphe. Il montre d'un geste orgueilleux ses trente ponies qui paissent, en liberté, l'herbe drue et la sauge sauvage.

Il est grand temps de me rattraper : — Combien a-t-il de revolvers ? Il hausse les épaules. J'exhibe mon arme. Il la prend de ses mains avec des précautions superstitieuses. Je décharge les six coups dans la prairie, par la fenêtre : Ses yeux brillent de plaisir enfantin, mêlé d'effroi. — Combien ? — Cinquante dollars. Je regagne visiblement dans son estime. Portons un grand coup : — Combien a-t-il de chevaux de feu ? Je laisse croire que j'en possède une demi douzaine et lui explique le monstre qui, en un sommeil, va plus loin que ses plus vites ponies en dix jours.

Petit Corbeau secoua la tête et dit, tout pensif, qu'il a entendu conter déjà cette chose invraisemblable. Je vois qu'il me tient désormais pour un grand chef un peu moins indigne de son amitié.

NOS CHÉRIS



COUP POUR COUP

La maman. — Quoi, Tommé ! battre ta petite sœur ! Tu ne sais donc pas que c'est lâche pour un homme d'attaquer une femme.

Tomme. — Papa, c'est un lâche, donc !

La maman. — Non, ce n'est pas un lâche.

Tomme. — Bien oui, c'est un lâche ; il disait à monsieur Josen, ce matin, qu'il était pour l'attaquer ce soir, afin d'avoir dix piastres pour aller jouer aux cartes.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Les faux banquiers, les Robert Macaire, les financiers au front d'airain pullulent en ce moment à Paris.

Pas de semaine où l'on n'en démasque deux ou trois.

Tout dernièrement, à l'hôtel des commissaires-priseurs, on vendait le mobilier d'un sieur Z...

— Ce Z... est un gaillard qui a filé en Belgique il y a trois mois, après avoir essayé de lancer une demi-douzaine d'affaires véreuses.

On en était arrivé aux meubles du cabinet de monsieur.

— Un coffre-fort ! dit le crieur.

— Est-il en bon état ? demande une voix dans la foule.

— Vous savez bien qu'il n'a jamais servi.

Il y a des gens qui veulent qu'on mette des impôts sur tout et sur quelque chose encore.

On a mis un impôt sur les chiens, et c'est pour le mieux.

Voilà qu'aujourd'hui un financier demande qu'on impose une taxe aux canaris.

Il demande cinquante centimes par tête d'oiseau.

G... s'est écrié :

— Avec cette manie de nous faire donner de l'argent chaque fois qu'il nous prend fantaisie d'avoir une bête chez nous, nous en arriverons à ne pouvoir plus élever gratis que des punaises.

Album.

« Ceux-là, seuls, rient des belles-mères, qui n'en ont pas ; quand ils en ont, ils n'en rient plus.

Le mardi-gras sur le boulevard.

— Papa, qu'est ce que c'est donc que le mardi-gras ?

— Mon ami, c'est un jour où les passants regardent passer d'autres passants qui ne peuvent pas passer parce qu'il y a trop de passants !

Boireau a accepté de servir de témoin dans un duel dont les acteurs principaux paraissent manquer d'enthousiasme.

— Eh bien ? lui demande-t-on avec anxiété à son retour.

— Eh bien ! ils ont échangé... des excuses sans résultat !

A la correctionnelle :

— Encore vous ?

— Mais, mon président, la police y m'en veut.

— Vous avez été arrêté pour cause de mendicité.

— Si on peut verser de pareilles vilénies sur le compte d'un honnête homme qu'a deux enfants en bas âge !

— Il ne s'agit pas de ça. On vous a parfaitement vu tendant la main.

— C'est vrai, mon président ; mais comme le temps était à l'orage, c'était pour voir s'il pleuvait.

A l'hôpital :

— Monsieur ! monsieur ! crie un vieux pensionnaire en s'adressant à l'infirmier de service, je ne peux plus vivre à côté du numéro 7.

— Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

— Il me chipe toute mon huile de foie de morue.

Chez le marchand de chevaux :

— Ce bel azean, est-ce un cheval de trait ?

— Oui, mais il est très peureux et a déjà causé la mort de plusieurs personnes.

— Alors, je vous l'achète.

— Vous ne craignez pas les accidents ?

— Non... Et puis, c'est pour le coupé de ma belle-mère !

CALCULS BIZARRES

Une montre ordinaire bat 70,160 fois dans une heure, ce qui fait 111,840 fois par jour, 110,121,560 fois par an, l'année étant comptée à 365 jours et 6 heures.

Or, il arrive qu'une bonne montre, bien soignée peut durer cent ans. Dans ce cas, elle frappe en tout 15,012,150,000 coups !

La montre est faite d'un métal fort dur, mais je puis vous parler d'une machine plus curieuse encore, faite d'une substance qui n'est pas aussi dure que l'airain et l'acier (elle n'est pas beaucoup plus dure que la chair de votre bras).

Cependant cette machine frappe plus de 5,000 fois par heure, 120,000 fois par jour, et 43,830,000 fois par an. Il lui arrive rarement, il est vrai, de durer cent ans ; et alors elle a eu 1,380,000,000 battements.

On pourrait croire que cette machine, tendre comme elle est, pourrait se déranger plus souvent que l'autre, mais il n'en est rien. Je dirai plus, vous avez cette machine avec vous. Pas nécessaire de fouiller dans votre poche, elle n'est pas là ; elle est en vous-même et vous en sentez les pulsations : c'est votre cœur.

NOS CHÉRIS



UN DOUTE RAISONNABLE.

Lui. — S'est-elle trouvée éblouie, lorsqu'elle m'a vu en dimanche, ou bien est-ce de l'indifférence ? Ce doute me tue.

NOS CHÉRIS



Nini. — Si tu savais comme ça m'a fait de la peine que tu te sois querellée avec M. Alfred.

Tante Laure. — Que veux-tu ? Il le fallait. Qu'est-ce que ça te fait ?

Nini. — Non, le fallait pas. Pourquoi que tu n'as pas pensé à moi pour m'avoir un oncle qui me fera des belles étrennes l'année prochaine ?

LES CARTES DE VISITE D'UN POÈTE

Lorsque Pierre Dupont arriva à Paris, jeune et plein d'illusion, il se présenta chez un grand poète. Il était assez mal accoutré, comme beaucoup de nourrissons des Muses à leur bétut.

Le valet de chambre lui répondit dédaigneusement que son maître était sorti.

Pierre Dupont sentait vaguement que ce n'était pas vrai ; il demanda de quoi écrire et, sur le papier qui lui fut donné, il improvisa ces vers :

Si tu voyais une anémone,
Languisante et près de mourir,
Te demander comme une anémone
Une goutte d'eau pour fleurir ;

Si tu voyais une hirondelle
Un jour d'hiver te supplier,
A ta vitre battre de l'aile,
Demander place à ton foyer ;

L'hirondelle aurait sa retraite,
L'anémone sa goutte d'eau,
Pour toi, que suis-je, ô poète,
Ou l'humble fleur, ou l'humble oiseau ?

En lisant ces vers, le seigneur de lettres auquel ils étaient adressés fut fort contrarié de n'avoir pas vu l'humble visiteur. Il lui écrivit, le complimenta et l'invita à venir le voir.

Pierre Dupont obéit, et, un an après, il envoyait au grand homme qui, à son tour, l'avait charmé, ces autres vers qui accompagnaient un volume.

Sous ton regard, douce rosée,
Depuis l'anémone a fleuri.
L'hirondelle a vu ta croisée
Ouvrir à son aile un abri.

Ton foyer est plein d'étoiles,
Ta vitre pleine de fleurs,
L'hirondelle y chauffa ses ailes,
L'anémone y dora ses fleurs,

En échange de cette anémone,
Reçois, à chaque renouvel,
Toutes les fleurs de l'anémone,
Toutes les chansons de l'oiseau !

Et le poète a toujours conservé cette gracieuse carte de visite.

LOCUTIONS VICIEUSES

Pour un borgne : je ne vois pas la choses d'un bon œil.
 Pour l'homme squelette : Nagez entre deux eaux.
 Pour un souffleur de verre : D'ou vient le vent.
 Pour une cuisinière : J'ai perdu mon cordon.
 Pour un aveugle : J'ai l'œil chez mon tailleur.
 Et pour ce dernier : Cette veste ne vous va pas, je la remporte.
 Pour un vidangeur : J'aime l'odeur du pat-chouli.
 —Pour un ramoneur : tout pour moi est couleur de rose.
 Pour un conducteur d'omnibus : Ecrasons l'infâme.
 Pour un pompier : Feu partout !
 Pour un chiffonnier : A bas les locataires.
 Pour un propriétaire ; Qui a terme ne doit rien.
 Pour une blanchisseuse à sa pratique : Repassez demain.

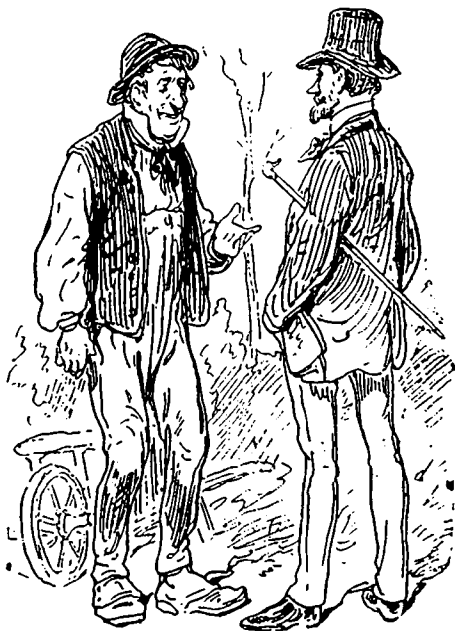
ORDRE ET ÉCONOMIE.

On ne sait, de trop bonne heure, s'habituer à être ordonné. Que les enfants s'étudient en toute occasion à appliquer cette maxime : " Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. " En observant toujours ce précepte si simple, on évitera bien des pertes de temps et de peine. Que tout soit bien rangé dans votre chambre, effets, livres, jouets ; qu'en entrant chez vous, on soit frappé de la propreté et de l'arrangement de toutes choses. Ce soin se retrouvera dans vos vêtements, dans toute votre personne, et cette accoutumance à un ordre tout matériel ne tardera pas à se communiquer à votre esprit. Elle peut devenir le point de départ de précieuses habitudes d'économie en vous faisant adopter la règle bien facile d'écrire chaque jour (s'il y a lieu) vos recettes et vos dépenses. Il n'est pas de pratique plus salutaire, on veille à ménager ses ressources, on constate chaque jour la puissance de l'économie, on contracte des habitudes d'ordre et de régularité qui rendent de bien grands services dans tout le cours de la vie.

MARIAGE D'ARGENT

Lui.—Croyez-vous aux mariages d'argent, Mademoiselle Antique ?
 Elle.—Ça dépend ; combien avez-vous ?

PHILOSOPHIE ELECTORALE



(Du Petit Journal pour rire.)

—Bonjour, Greneau ; je compte sur votre voix, n'est-ce pas ?
 —Mais, not' monsieur, c'est que j' l'avons déjà promise à vot' concurrent.
 —Oh ! bien, en politique, promettre et tenir sont deux.
 —Ah ! si c'est ça, j' vous la promettons ben volontiers.

MAUVAISE NOIRCEUR



Après quinze

—Une monsieur indigne. Comment, polisson que tu es ! Tu prends mon mouchoir de poche !
 —Jeune curieuse. Vraiment ? C'est insupportable la noirceur ; j'aurais juré que c'était dans ma poche que j'avais mis ma main.

UNE EXPOSITION INTERNATIONALE EN 1214

On a bien raison de dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, même les Expositions que beaucoup de gens s'imaginent être une idée toute moderne.

Il y eut, en effet, en 1214, à Paris, une exposition internationale de vins qui obtint un grand succès.

La Grèce, l'Espagne, le Portugal, la France et l'Italie avaient envoyé leurs meilleurs produits que dégusta pendant deux mois un comité présidé par le roi Philippe-Auguste en personne.

Le vin de Chypre fut proclamé " le pape des vins " et le Malaga " cardinal. " Le roi désigna ensuite, parmi les meilleurs vins, trois rois, cinq comtes et douze pairs.

UN CLIENT SÉRIEUX

—Pourriez-vous me dire si votre pendule va bien ? demande un monsieur bien mis en entrant il y a quelques jours dans la pharmacie Gray.

—Elle est correcte, répondit poliment le commis : c'est l'heure du McGill.

—Merci, je vais mettre ma montre à l'heure.

—Très bien ; ne vous gênez pas.

—Maintenant, si vous permettez, ajouta le client quand il eut arrangé sa montre, je vais jeter un coup d'œil sur la Gazette de ce matin ; personne ne s'en sert.

Quelques minutes après avoir lu son journal le client fit remarquer :

—Il n'y a rien dans les journaux ; on n'y parle que d'élections. A propos, pourriez-vous me laisser consulter le directory ? Merci, le temps de chercher une adresse ou deux et j'ai fini.

La recherche dura environ dix minutes, pendant lesquelles il occupa une partie du comptoir en dépit des clients qui étaient derrière lui. Il se dirigea vers la porte, puis rentrant soudainement, il s'adressa de nouveau au commis :

Auriez-vous, par hasard, un indicateur des heures du Grand Tronc et du Pacifique, je voudrais partir ce soir pour Ottawa et j'ignore l'heure des départs.

—Très commodes ces deux trains, mais je ne sais lequel mon ami—car je pars avec un ami—voudra prendre, vous n'avez, je pense, aucune objection à me laisser user de votre téléphone.

—Hello ! hello ! et pendant cinq minutes le client causa avec son ami.

—Avez-vous besoin d'autre chose ? demanda poliment le commis.

—Non... (remarquant de charmantes cartes-chromo sur le comptoir). On fait ces choses là à la perfection, maintenant ; c'est pour être donné aux clients, hein ! (il met le paquet dans sa poche).

—Vous désirez ?... redemanda le commis.

—Je crois que c'est tout. J'oubliais, vendez-vous des timbres-poste ?

—Non.

—Où puis-je en avoir ?

—Au coin de la rue Craig.

—C'est que je vais rue Sainte-Catherine, vous ne refuserez pas de me céder un timbre de deux centins ?

—Certainement, non.

Le commis lui donne son timbre.

—Allons ! bon ; le gouvernement pourrait bien, y mettre de la bonne colle pour le prix qu'il les vend ; donnez moi donc votre pinceau à uncolage, je ne veux pas perdre mes deux centins.

Le commis lui passe le pot-à-colle.

—On peut allumer un cigare dans votre magasin ?

—Certainement.

Et le client, après avoir allumé son cigare, s'en va en maugréant contre le commis qui lui a fait perdre une demi-heure pour l'obliger d'un timbre-poste de deux centins.

UN SAUVETEUR

Bouleau.—Qu'as-tu, mon pauvre Bouleau ? tu es pâle comme un mort.

Bouleau.—Ne m'en parle pas, je viens d'empêcher un homme d'être tué.

Bouleau.—Ça c'est bien, où ? voyons, parle.

Bouleau.—Là, au coin du Beaver-Hall, une espèce d'hercule, armé d'un énorme gourdin m'a dit qu'il lui fallait ma bourse ou ma vie ; et je lui ai donné ma bourse.

LE CHOIX D'UN PRÉSENT

Marchand. — Oui, madame, c'est un charmant présent pour un homme de profession ; Vous ne pouvez trouver mieux qu'un bureau de cette nature.

Justine.—En effet il est très joli ; mais qu'est-ce que c'est que tous ces petits carrés ?

Marchand.—Ce sont des tiroirs, il y en a cent soixante différents ; c'est très utile pour classer les papiers.

Justine.—Merci ! quand ! il aura placé un papier, j'aurai à fouiller dans tous ces petits carrés pour le lui retrouver ! décidément montrez-moi un bureau avec un tiroir, j'aime mieux ça.

BIEN SUR



Mademoiselle Antique, au monsieur poli qui lui demande une dans. Ah ! mais, c'est qu'il faut ne m'en demander qu'une.

Le monsieur poli. — Certainement ; c'est ce que j'avais décidé.

UNE PARTIE DE FOOT BALL.



Entre tous ces partis la route est difficile
Suivez pour la trouver le pied le plus agile.

LE PETIT ENFANT

Pour le bon Dieu que puis-je faire ?
Je suis si petit, si petit !
Voici ce que mon cœur me dit :
J'aimerais bien ma bonne mère !
Je puis l'aimer, quoique petit !

Pour Dieu que puis-je faire encore ?
Puisque c'est Dieu qui nous bénit,
Je prierai bien, près de mon lit,
Ce bon Dieu que ma mère adore :
On peut prier, quoique petit.

Et puis-je faire davantage ?
A l'école où l'on me conduit,
Attentif à tout ce qu'on dit,
Je m'efforcerais d'être sage :
On peut l'être, quoique petit.

Et quoi d'autre enfin ! — Si ma mère
Me réprimande ou m'avertit,
J'y veillerai, quoique petit,
Pour corriger mon caractère
C'est comme cela qu'on grandit.

LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

(Pour le SAMEDI)

I

ZIGZAGS

Grand émoi, la semaine dernière, à Noisy les Dindons.

On venait de recevoir une superbe cloche, don d'un généreux habitant; le conseil municipal, ne voulant pas rester en arrière, avait, subito, voté l'achat d'une belle corde neuve pour sonner la cloche; mais, le garde-champêtre, qui était allé à la ville pour en opérer l'acquisition, l'avait prise trop longue de 10 pieds. Que faire ?

Les opinions étaient partagées et la discussion très vive.

Monsieur le maire proposait de creuser sous le clocher, un trou de pareille profondeur afin d'utiliser la corde.

L'architecte (ils sont tous comme cela) était d'avis de soulever le clocher de 10 à 12 pieds.

Je crois qu'on s'est arrêté à une solution mixte, on a coupé l'excédant de la corde.

CALCHAS.

II

UN PEC POUR RIRE

Un ami de M. de Kalino reçoit une lettre incomplètement payée, et pour laquelle il débourse 6 centimes et le *post-scriptum* suivant :

— Je mets le timbre dans l'intérieur de ma lettre, car j'ai toujours remarqué que la poste le salissait."

* *

Nos bons domestiques :

— Julie, on vous a déjà recommandé de faire chauffer les assiettes; le rôti ne se mange pas dans une assiette froide.

— Eh! ben, madame, il n'y a qu'à attendre un et laisser refroidir la viande.

* *

La petite Blanche à sa mère, en montrant les joues de son petit frère, qui sont fraîches et rouges comme des pommes fameuses :

— Regarde donc Louis, maman, on dirait qu'il est tout neuf !

* *

Galanterie canadienne.

— Quand dans un diner, une femme casse un verre, on dit tout haut :

— Ça porte bonheur !

— Quand c'est un homme, on murmure :

— Quel imbécile !

* *

Madame V... à sa cuisinière :

— Henriette, qu'est-ce que cela signifie, un bidon d'huile dans mon cabinet de toilette !

— Ah! je vais vous dire, madame, c'est que ça salit tout dans ma cuisine.

* *

Un cavalier sur la route conduisant à la Longue Pointe est suivi par un gamin. Ne s'expliquant pas son insistance, il lui en demande la cause.

— Oh! j'attends que votre cheval vous fiche par terre vous me donnerez trente sous pour le rattraper

* *

— Bonjour, monsieur Ernest, je vous attends...

— Comment savais-tu que je viendrais, mon jeune ami ?

— Oh! je sais bien pourquoi; quand ma sœur met de la couleur sur sa figure, vous venez toujours ce soir-là.

* *

Nous étions plusieurs amis rassemblés, la semaine dernière et chacun conta une petite histoire, voici la première qui nous fut contée par notre ami X...

— Un de mes avait un chien très savant comme vous allez voir. Chaque jour il lui donnait un panier dans lequel il mettait enveloppé dans un papier l'argent nécessaire pour aller chez le boulanger acheter un pain que le boulanger enveloppait aussi et mettait dans le panier après avoir pris son argent.

Cela durait déjà depuis longtemps quand le boulanger se dit : Si je jouais un tour au chien ?

Le jour suivant le chien vint chercher son pain mais le boulanger au lieu d'envelopper un pain, enveloppa une brique et la mit dans le panier, le chien partit du magasin sans emporter le panier et son contenu et une dizaine de minutes plus tard il revenait accompagné... d'un policeman..."

Tête du boulanger... et de nous aussi.

J. Alcide C.

Montréal, 25 février 1891.

III

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNAGES.

Puisque nous sommes en temps d'élections, laissez-moi vous raconter quelques anecdotes relatives aux orateurs qui parcoururent en ce moment les différentes parties de notre comté.

Un jeune orateur, encore au début de sa carrière, a appris par cœur un discours qu'il débite dans chaque endroit où il est appelé à parler.

L'autre jour, il assistait à une immense assemblée. On lui demanda de faire un discours. Il récite comme d'habitude sa leçon et se retire.

Quand tous les orateurs eurent parlé, on appela à grands cris le jeune homme dont on avait admiré l'éloquence quelques minutes auparavant et on lui demanda de parler une seconde fois.

Celui-ci, ne sachant trop comment se tirer d'affaire devant cette multitude, s'avance sur l'estrade et dit d'un ton de colère :

— Messieurs, quelques personnes m'ont accusé

lout-à-l'heure de ne vous avoir débité que des mensonges et des infamies ; eh, bien ! pour les convaincre d'imposture, et en même temps, pour vous faire connaître la pureté du programme de mon chef, je m'en vais vous répéter mon discours ; soyez attentifs, et remarquez-bien si j'ai tort !

Quelques minutes avant de fuir il s'aperçut qu'il n'y avait plus que quelques enfants à frôler.

* *

Une aventure assez désagréable est arrivée hier soir, dans un comité d'élection, à un jeune homme qui a l'habitude de faire de nombreux emprunts aux discours d'autrui.

Un vieillard à l'air grave, un étranger, se tenait non loin d'un homme qu'il n'aimait pas. A peine ce dernier a-t-il commencé sa troisième phrase, que l'étranger murmure d'une voix assez haute pour être entendu de ses voisins :

— Ça, c'est de monsieur M... !

L'orateur fronce les sourcils, mais il continue. Un instant après, son terrible interrupteur murmure :

— Ça, c'est de monsieur L... !

L'orateur se mord les lèvres de dépit ; il fait une pause, puis il se décide à reprendre le fil de son discours.

Mais il ne tarde pas à être de nouveau interrompu par un :

— Ça, c'est de monsieur B... !

C'en est trop. La patience de l'orateur est complètement à bout. Il se penche du côté de l'étranger et lui crie de toute la force de ses poumons :

— Si vous ne retenez pas votre langue, vous serez mis à la porte ! Entendez-vous, impertinent que vous êtes ?

L'étranger n'est pas désorienté par cette brusque interpellation. Il relève la tête regarde l'orateur en face et lui crie :

— Ça, c'est de vous !

* *

Un candidat me disait l'autre jour, avec une piquante naïveté.

— Je ne sais ce que cela veut dire. Quand mon adversaire parle, les ouvriers quittent leur boutique pour aller l'entendre ; les marchands quittent leur négoce ; les avocats quittent le palais de justice ; les médecins, leurs malades, qui s'en trouvent mieux ; pour moi, quand je parle ensuite, je remets tout dans l'ordre ; chacun m'abandonne pour rentrer dans son emploi, et à la fin je m'aperçois que je suis seul.

AGUE ERAITE.

Levis, février 1891.

IV

LE COIN DE "JOE"

On aime mieux devoir à quelqu'un de la rancune que de la reconnaissance ; il est plus facile de s'en acquitter.

* *

Le diable a fait chasser la femme du paradis. Il peut donc exister un paradis sans femme ?

* *

Un garçon, grand mangeur, et brouillé avec le dieu des richesses, faisait cette prière :

— Grand Dieu ! daigne augmenter mon bien et mon crédit, ou retrancher mon appétit !

* *

Une vieille fille était sur le point de se marier. Le notaire lui lut le contrat, mais ayant fini une phrase : " La dite demoiselle une telle *et cetera*," la future comprit qu'on avait fait entrer dans les clauses *et se laira*, eut devoir rester libre, et brisa ses promesses.

*

Un curé et un voyou.

Un curé des environs se rendait à la gare, à la tête d'un groupe de paroissiens.

" Holé ! cria un voyou, ce grand coq noir escorté de ses poules."

L'abbé, homme de poigne et d'esprit, s'approcha du groupe où se trouvait le voyou, et, le chapeau à la main :

" Citoyens, leur dit-il, si vous voulez vous joindre à nous, mon petit cortège déjà composé des quatorze poules que voilà et du coq noir que voici, se trouverait peut-être augmenté de quelques dindons !"

JOE.

Montréal, 23 Février 1891.

FLECHES EMPOISONNÉES

M. Ledantec vient de donner, dans les *Annales de l'Institut Pasteur* (numéro de décembre 1890), une curieuse étude sur la nature et l'origine probables du poison dont les naturels des Nouvelles-Hébrides—qui sont encore anthropophages à l'occasion, comme on sait,—se servent pour empoisonner leurs flèches de guerre.

Plusieurs observations d'individus blessés par ces flèches, relatent que les accidents n'éclataient que cinq ou six jours après la blessure, semblaient bien indiquer que c'était le tétanos qui s'était alors produit. M. Ledantec a donc recherché si l'inoculation du prétendu poison à des cobayes, qui sont les animaux le plus sensibles au bacille de Nicolaïer, ne leur donnerait pas le tétanos, et les résultats de ses expériences ont confirmé ses prévisions.

Voici d'ailleurs comment un Canaque néo-hébridais, qui avait lui-même fabriqué des flèches empoisonnées pendant une guerre de tribu, exposa à M. Ledantec sa manière de procéder :

On commence par faire, au moyen d'une pierre (les Canaques sont encore à l'âge de la pierre polie), une incision à un arbre appelé *Dot*. Cette incision laisse échapper un suc laiteux qui prend ensuite quelque consistance, et dont on enduit alors la pointe de la flèche de guerre, c'est-à-dire un petit morceau d'os humain effilé. On enroule sur cet enduit un fil, en laissant un certain espace entre les spirales. Cela fait, au moyen d'une écuelle de noix de coco, on prend de l'humus au fond des trous des crabes dans les marais à palétuviers, marais très malsains qui bordent la côte, et on plonge dans cet humus l'extrémité préparée de la flèche. On fait alors sécher au soleil, et,

après dessiccation, on enlève le fil. L'enlèvement de ce fil fait tomber quelques parcelles de terre, et a probablement pour but de produire des aspérités à la surface de la pointe empoisonnée.

Or, la terre des marais doit contenir le vibrion septique et le bacille du tétanos. La dessiccation au soleil tue rapidement le vibrion septique, mais le bacille du tétanos reste et, grâce à ses spores, peut résister des mois et même peut-être des années. Le virus s'atténuant de plus en plus, les vieilles flèches finissent cependant par devenir inoffensives.

CES DAMES ABUSENT

Conducteur de sleigh, (il pleut et il vente).— Un de ces messieurs voudrait-il montrer à côté du cocher pour obliger une dame ?

Vieux passager.— Une dame ! Il n'y a pas de dame à obliger conducteur ; une dame ne demandera jamais à un monsieur d'aller se faire percer jusqu'aux os par un temps pareil.

THÉÂTRE-ROYAL



Le Théâtre Royal continue d'intéresser hautement le public montréalais.

De longtemps, les programmes du Royal n'ont pas contenu un aussi bon drame que "Guilty without a crime," qui s'y joue actuellement.

Il est représenté par une compagnie qui compte de très bons acteurs ; signalons particulièrement Mlle Rannie Austen et M. D. Davidson, les étoiles de la troupe.

MM. Kemble et Hayne soutiennent bien une réputation qui n'est plus à faire maintenant.

La mise en scène est aussi des mieux réussies. Le public sait apprécier les bonnes troupes, il en a donné la preuve cette semaine, en acclamant celle qui a joué cette semaine au Royal. Tous les soirs et les matinées, il y avait foule et tous revenaient enchantés de ce qu'ils avaient vu et entendu.

Nous recommandons tout particulièrement à nos lecteurs les séances de samedi après-midi et de samedi soir, qui seront les dernières.

La semaine prochaine nous aurons le plaisir d'entendre Pete Baker, qui saura faire les délices du public.

LES PERFDIES DU VOILE DE CREPE



Il venait ferme au coin de la rue Notre-Dame et St-Sulpice quand le galant Dr Tonjourse et rencontra la charmante comédienne.

Soudain les passants durant l'arrêt de devant le spectacle étrange d'une statue mystérieuse qu'ils n'avaient jamais vue auparavant.

LA PREMIÈRE GRAND'MESSE APRÈS LES ÉLECTIONS



(Élu député le 5 Mars 1891)

Il y a dans la vie des instants de grand bonheur.

LE PLUS GRAND POÈTE DE FRANCE

Pierre Zaccane, le romancier, a été pendant trente ans de sa vie attaché à l'administration des postes, circonstance qui l'a mis à même de connaître d'assez piquantes particularités sur les contemporains.

C'est de lui que nous tenons ce que voici :

Voilà un peu plus de quarante ans, sous le règne de Louis-Philippe, il arriva de Russie à Paris une grande lettre avec cette suscription :

*Au plus grand poète de France,
A PARIS.*

A qui remettre une telle lettre ? Que faire ?

L'état-major de l'administration s'assembla, médita, délibéra, et, finalement, convint d'envoyer la missive à Lamartine.

Quand le facteur remit l'envoi au grand poète, ce dernier la prit, lut, regarda un instant et dit sans emphase :

— Mon ami, vous vous trompez. Cette lettre n'est pas pour moi. Portez-la chez M. Victor Hugo.

Le facteur écrivit au dos de l'enveloppe le mot *refusé*, et le même jour l'un de ses camarades se présentait chez l'auteur des *Orientales*.

— Mais, s'écria à son tour Victor Hugo qui ne savait rien de ce qui s'était passé, vous vous trompez de maison : cette lettre, c'est à M. de Lamartine qu'elle revient.

Nouveau refus, comme vous voyez. Le pli paraissait être condamné à faire la navette en allant et en revenant sans cesse du faubourg Saint-Germain au faubourg Saint-Antoine, lorsque le directeur des postes, dans l'espoir de trouver un supplément d'indication, se décida à faire sauter l'enveloppe.

Voici ce qu'il y trouva :

*Au plus grand poète de France,
A MONSIEUR MOET,
Fabricant de vin de Champagne,
Tous mes hommages.*

Une très belle fumisterie, après tout.

POUR QUI ÉTAIT-CE ?

Jeune Candide. — Non, là, vrai ! jamais je n'ai entendu pareille chose, c'est à vous écorcher les oreilles.

Vieux Pactole. — Monsieur, c'est ma fille qui chante au piano et...

Jeune Candide. Après ? c'est justement pour cela que je trouve que les idiots qui sont derrière nous, feraient bien d'arrêter leur conversation absurde, on ne peut pas entendre une note.

UN HOMME DISTRAIT

On en raconte une bonne sur l'un de nos meilleurs docteurs montréalais.

Très savant, cela va sans dire, ce digne homme est souvent dérangé dans son travail par des confrères qui viennent le consulter.

Aussi madame S..., sa sœur, avec laquelle il vit, s'avisa un jour, d'accrocher à la porte de son cabinet, un écriteau sur lequel on lisait :

M. le docteur N... ne reçoit pas aujourd'hui.

Elle espérait ménager ainsi à son frère une journée exempte d'interruption : mais lorsque celui-ci rentra, plongé dans ses réflexions habituelles, il lut machinalement l'affiche et redescendit l'escalier en murmurant :

— Puisqu'on ne reçoit pas aujourd'hui, je repasserai un autre jour.

LE TESTAMENT D'UN BORGNE

Un vieil avare, pour attacher à son service un domestique qui ne vivait chez lui que trop frugalement, avait fait ce testament : "Je donne et lègue au domestique qui me fermera les yeux cent vingt piastres de rente et la maison où je mourrai."

Le maître étant mort, le domestique demanda aux héritiers de le mettre en possession de ce qui lui avait été légué. On ouvre le testament et on le lit à haute voix.

Arrivé à ces mots : "Qui me fermera les yeux," l'héritier qui faisait la lecture s'écria avec joie :

— La donation est nulle !

— Et pourquoi cela, Monsieur ?

— Mon ami, mon oncle était borgne. Tu n'as donc pu lui fermer les yeux.

LE SECRET DES LETTRES

Mademoiselle Brigitte (au bureau de la poste restante). — Avez-vous une lettre pour moi ?

Clere. — Quel nom ?

Mademoiselle Brigitte. — Dois-je absolument le dire ?

Clere. — Certainement.

Mademoiselle Brigitte (rougissant). — Pat Dolan, mais ne lui dites pas que je vous l'ai dit, ou sans ça il serait furieux.

ELLE AIME LE CHANGEMENT

Lui. — Franchement vous avez un nom bien étrange Mademoiselle Sanschagrin.

Elle. — La différence n'est pas grande entre le vôtre et le mien, Monsieur Bellehumeur (*rougissant*) c'est vous dire que ça ne me coûterait pas de changer.

DANS L'AUBERGE DU VILLAGE



(4 Mars 1891)

Je ne pourrais seulement pas dire s'il va y en avoir un d'élus, demain. C'est deux mesquins, comme je n'en ai jamais vus.

LES DANGERS DE L'HYPNOTISME



Petite femme d'roué. — Pauvre ami ! Encore un coup de trop.
John. — Non thic. Pas un de trop.
Petite femme. — Eh ! oui, mon cher : tu ne peux pas marcher.
John. — Alors (hic), c'est un sort qu'ils m'ont jeté.

avec une encre sympathique sur une feuille qui paraît complètement blanche à quelque chose de fantastique, de merveilleux, qui surprend ou intrigue les personnes non prévenues et amuse celles qui sont initiées.

Les prestidigitateurs emploient souvent ces encres dans leurs expériences, et c'est notamment grâce à elles qu'ils parviennent à faire apparaître sur un carré de papier une réponse à une question écrite par un spectateur, et cela sans que celui-ci ait perdu de vue un seul instant son texte.

Cette année même, un marchand vendait une question : "Cherchez Poiseau !" disait-il. Et il présentait au public des cartons sur lesquels se trouvait dessinée une cage à perroquet, mais l'oiseau était invisible; seulement, s'il chauffait ces cartons, un oiseau bleu paraissait peu à peu dans la cage.

Avec les encres sympathiques, on construit également de très curieux dessins à transformations; un paysage, par exemple, représentant une vue d'hiver, pourra, si on le chauffe, se transformer sous les yeux en une vue de printemps, les arbres se couvrant de feuilles et la neige faisant place à la verdure.

On a proposé l'emploi des encres sympathiques pour rendre secrète la correspondance par carte postale, et bien que, croyons-nous, cette pratique soit fort peu répandue, on trouve chez les papetiers diverses sortes d'encres sympathiques.

Notons que ces encres sont vendues relativement fort cher, en raison de la facilité avec laquelle chacun peut confectionner l'encre secrète qu'il désire employer soit pour sa correspondance, soit à quelque application de science amusante.

La plupart des encres sympathiques, en effet, sont dues à la propriété pu'ont certains sels hygrométriques d'être ou complètement ou presque incolores lorsqu'ils sont à l'état humide, et d'avoir une couleur prononcée lorsqu'ils sont amenés à l'état sec, par l'influence d'une chaleur suffisante.

Le chlorure de cobalt, qui n'a qu'une couleur rose peu prononcée à l'état de dissolution, devient bleu intense à l'état sec.

Le chlorure de cuivre donne à la chaleur des traits jaunes

Le chlorure de nickel, le chlorure de potassium, jouissent de propriétés analogues.

Les fleurs barométriques et les petits objets dont la couleur indique le temps.—ils sont roses si l'atmosphère est humide, ou bleus si on les expose à la chaleur ou en temps sec—sont imprégnés d'une faible dissolution de chlorure de cobalt. Quelques parcelles de ce chlorure dissoutes dans un peu d'eau, de façon à donner à celle-ci une teinte rose pâle, procureront une excellente encre sympathique.

D'autres encres ne deviennent apparentes que si on les plonge dans des liquides appropriés ou si on les expose à l'action de certains gaz.

PAS LA !



Cléante (après avoir fait bouillir tout le magasin). — Non, ce n'est pas la nuance qu'il me faut. Du reste, j'étais venue ici pour attendre quelqu'un.
Commis poli. — Madame est convaincue que le monsieur n'est pas dans ces tablettes. J'ai déplié devant madame toutes les pièces d'étoffe.

Les caractères tracés avec les sels de plomb noircissent sous l'influence de l'acide sulfhydrique.

Une faible dissolution de sulfate de fer donne des traits qui apparaissent d'un beau bleu si on les met dans une autre dissolution de prussiate de potasse, mais ils apparaissent noirs si on les plonge dans une dissolution de tannin.

Il existe encore toute une série de substances dont l'emploi ne présente pas les dangers des produits chimiques et qui donnent cependant des encres sympathiques efficaces. ce sont les sucres de fruits ou de plantes, le suc d'orange ou de citron, les sèves, le jus de cerise ou d'oignon, et même l'eau sucrée.

Ces substances, en effet, ne laissent aucune trace sur le papier lorsqu'on les a employées comme encre et donnent ainsi une écriture invisible; mais les traits qu'elles ont servi à tracer apparaissent en noir lorsqu'on soumet la feuille de papier à l'influence d'une chaleur suffisante.

Cette transformation n'est due, en somme, qu'à la facilité avec laquelle s'opère leur carbonisation.

A propos des encres sympathiques, nous rappellerons une petite expérience de physique amusante facile à répéter. Si l'on trace sur une feuille de papier un dessin en se servant comme encre d'une dissolution de salpêtre, les traits en seront complètement invisibles. Mais si, après une dessiccation suffisante, on touche au point de ce dessin avec l'extrémité d'une allumette incandescente, immédiatement un petit sillon de feu parcourt la feuille préparée et rend le dessin apparent.

On voit que la chimie, dans certaines de ses applications, permet, en somme, de devenir facilement habile magicien.

VENTES DE CHARITÉ

(De la part de Mme X..., qui sera très reconnaissante de la moindre offrande.)

Réflexion d'un grincheux :

—C'est sans doute parce qu'il y a un impôt sur les chiens, que l'on taxe maintenant jusqu'à ses meilleurs amis.

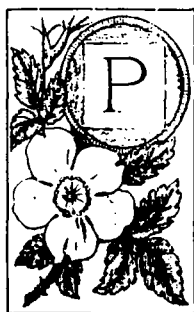
—Pourquoi y a-t-il des boutiques où tout le monde afflue, et des boutiques où il n'y a personne?... des boutiques qui ont l'air de faire faillite?

—La boutique de Mlle Ingénue, costume de dentelle noire, petite capote simple, pas un diamant, recette énorme.

Réflexion d'un harpagon :

La pelote vaut vingt sous, et je la paie vingt francs... je ne sais pas trop si son dernier dîner valait ça.

LES ENCRE SYMPATHIQUES



PRAMI tous les moyens de correspondance secrète qui ont été souvent évoqués à propos des exploits du cabinet noir et du service des dépêches, on a parlé de divers procédés pouvant servir à la correspondance secrète.

Indépendamment de la cryptographie, c'est-à-dire l'art d'écrire en chiffres ou en lettres dont l'ordre est interverti, il est un autre mode d'écriture secrète qui autrefois a joué un grand rôle dans la correspondance diplomatique : c'est l'emploi des encres dites "sympathiques."

Avec ces encres, en effet, l'écriture est d'abord invisible, la feuille de papier semble complètement blanche ou ne contient qu'un texte écrit avec de l'encre ordinaire et dont le sens est insignifiant, mais le texte de la lettre apparaît lorsque l'on expose celle-ci à une chaleur modérée.

La science des encres sympathiques a constitué une des branches de l'ancienne chimie : nombre des plus célèbres alchimistes l'ont tout au moins étudiée ou enrichie de quelque découverte, et actuellement l'étude de ces encres est incontestablement une des curiosités de la chimie moderne, une application amusante des propriétés de certains corps.

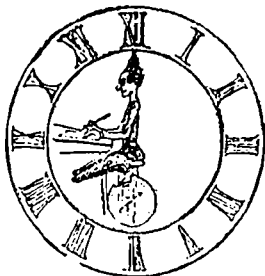
Un grand nombre de romanciers, dans le but d'exciter l'intérêt de leurs lecteurs, ont utilisé les singuliers résultats que donne l'emploi des encres sympathiques.

Edgar Poë, dans son intéressante nouvelle : le *Scarabée d'or*, fait découvrir à son héros un parchemin qui, chauffé par hasard, se couvre de caractères et de chiffres, dont il parvient à découvrir le sens au moyen de la cryptographie : il trouve ainsi la place où est enfoui le trésor.

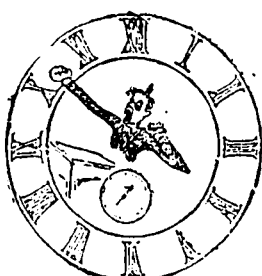
Alexandre Dumas, dans un de ses plus célèbres romans, base également la découverte des immenses trésors de l'île de Monte-Cristo sur un testament écrit avec de l'encre sympathique et à moitié dévoré par les flammes

L'apparition des caractères tracés

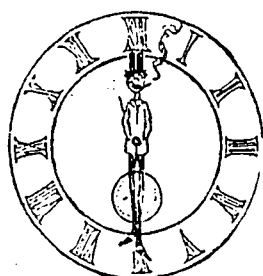
LE CADRAN DE L'EMPLOYÉ



Midi.

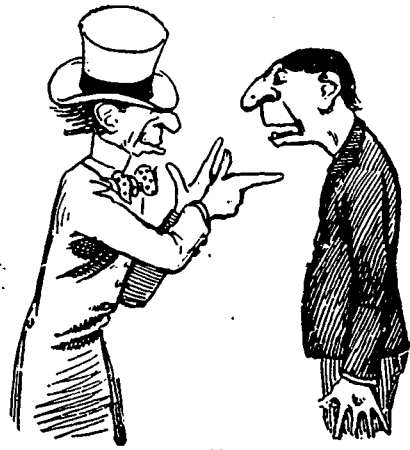


Quatre heures moins huit.



Six heures.

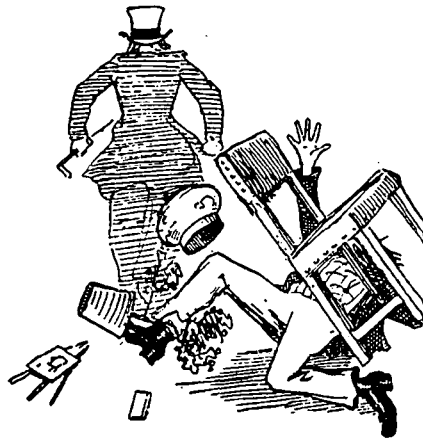
BESOIN D'EXPLICATIONS



Nicholas. — Tiens voilà encore le candidat qui vient me tourmenter pour mon vote. Il n'y a qu'un billet de dix dollars qui peut me faire comprendre. Nous allons voir.

Le candidat. — Vous saisissez bien, n'est-ce pas? La réciprocité c'est comme si je vous disais: "Tiens voilà, la moitié d'un pain et..."

Nicholas. — Est-ce un gros ou un petit pain?



Le candidat. — Un gros pain... Puis, je vous invite à venir le manger pour moi...

Nicholas. — Oui, je comprends, vous me faites rire; mais, si je le mange pour vous, faudra que je le digère pour vous. Est-ce que vous digérez bien, vous?

L'assemblée est ajournée.

DRACK LE FARFADET

CONTE FANTASTIQUE

Au siècle dernier vivait dans la petite ville de Gaillac, un jeune marchand qui s'appelait Michel, et qui, se trouvant en âge de s'établir, cherchait une femme. Pourvu qu'elle fût douce, spirituelle, riche, jolie et de bonne famille, peu lui importait le reste; car Michel savait qu'il faut mettre de la modération dans ses desirs. Malheureusement, il ne voyait personne à Gaillac qui lui parût digne de son choix.

Toutes les jeunes filles y avaient des défauts connus, sans parler de ceux qu'on ne connaissait pas. Enfin, on lui parla d'une demoiselle de Lavour, douée de qualités sans nombre et d'une dot de 20,000 écus. Cette dernière somme était précisément celle qu'il fallait à Michel pour s'établir: aussi tomba-t-il sur-le-champ très-amoureux de la jeune fille de Lavour. Il fut présenté à la famille, qui lui trouva bonne mine et l'accueillit favorablement. Mais la jeune héritière avait plusieurs prétendants entre lesquels elle hésitait. Après quelques pourparlers, il fut donc décidé qu'ils se réuniraient à une soirée, et, qu'après les avoir comparés, les parents de la jeune fille choisiraient.

Au jour convenu, Michel partit de Gaillac pour Lavour. Il avait mis lui-même dans son porte-manteau ce qu'il avait de plus galant: un habit vert-pomme, une veste gorge-pigeon, une culotte de velours noir, des bas de soie à fourchettes d'argent, des souliers à boucles, un oeil de poudre et un ruban de queue satiné. Son cheval était enharnaché d'une résille à longues franges, destinée à chasser les mouches, d'une bride ornée de houppes de filasse, et d'une selle de cuir de porc. En outre, le prudent voyageur,

n'ayant pas de pistolets à mettre dans ses fontes, y glissa un petit flacon d'eau-de-vie d'Andaye et quelques tranches de nougat aux pistaches, afin de pouvoir, au besoin, comme Sosie, prendre courage pour les gens qui se battaient ailleurs.

En réalité, Michel était si anxieux de l'épreuve annoncée, qu'il sentait à chaque instant son cœur défaillir. Aussi, en apercevant de loin l'église de Lavour, s'arrêta-t-il tout saisi. Il ralentit d'abord le pas de sa monture, puis mit pied à terre et, afin de réfléchir à ce qu'il devait dire pendant la soirée d'épreuve, il entra dans un petit bois et s'assit sur le gazon.

Il avait tiré des fontes, pour se tenir compagnie, le nougat aux pistaches et le flacon qu'il avait placé entre ses genoux, de sorte que, sans y penser, il entrecoupait ses réflexions par des gorgées d'eau-de-vie d'Andaye et des bouchées de nougat. Ces distractions finirent par le ranimer et lui donner confiance. Il en arriva à se reconnaître une somme de grâces, d'esprit et de vertus, qui assurait infailliblement sa victoire; et, comme le soleil avait disparu de l'horizon, il allait se lever pour continuer sa route, lorsqu'un bruit se fit entendre derrière lui, dans les feuilles: c'était comme une multitude de petits pas qui frappaient l'herbe en cadence au son du galoubet et des cymbalottes. Michel, étonné, se retourna, et, à la lueur des premières étoiles, il aperçut une troupe de *faussilières* qui accouraient, conduits par leur roi Tambourinet. Le bouffon de ce peuple nain, le farfadet Drack, venait derrière, en faisant la roue et poussant des cris de geai.

Les lutins entourèrent le voyageur avec mille témoignages d'amitié et mille souhaits de bienvenue. Michel, qui avait trop bu, pour ne pas être brave, les accueillit comme de vieilles connaissances, et, voyant que tous leurs petits yeux se fixaient sur son nougat, il se mit à le leur

épaule. Il fit ainsi son entrée dans Lavour, aux grands éclats de rire des gens qui soupaient sur leurs portes.

— Riez, riez, doubles sots! murmura Michel; ne voilà-t-il pas, en effet, une grande merveille qu'un homme porte sa selle, quand elle ne veut pas le porter?



(Deux heures du matin)

Elle. — Une belle heure pour entrer! Et dire que moi je n'ai pas encore fermé l'œil! l'eau est gelée dans les pompes, et...

Lui. — L'eau gelée dans les pompes (*hic*). Pas de blague! Qui est-ce qui s'en sert de l'eau (*hic*) à présent que nous avons la réciprocité. D'his rien, ma vieille, je vais faire de l'argent comme de l'eau.

égrener comme à des passe-reaux.

Malgré leur grand nombre, chacun eut sa miette, sauf Drack, qui arriva quand tout était fini.

Tambourinet voulut ensuite savoir ce que c'était que l'eau d'Andaye, et le flacon passa de main en main jusqu'au bouffon qui le trouva vide et le jeta.

Michel éclata de rire.

— C'est justice, mon petit homme, dit-il au farfadet; pour ceux qui arrivent trop tard il ne doit rester que le regret.

— Je te ferai souvenir de ce que tu viens de dire là! s'écria Drack en colère.

— Et comment cela? demanda le voyageur ironiquement; penses-tu, par hasard, être de taille à te venger?

Drack disparut sans répondre, et Michel remonta à cheval après avoir pris congé de Tambourinet.

Il n'avait pas fait cent pas, lorsque la selle tourna et l'envoya tomber rudement dans la poussière. Il se releva un peu étourdi, reboucla les sangles et enfourcha de nouveau sa monture; mais un peu plus loin, comme il passait un petit pont, l'étrier droit fléchit tout à coup, et il se trouva assis au milieu du repos. Il en sortit de fort mauvaise humeur, et fit une troisième chute sur les cailloux du chemin où il faillit rester. Craignant, s'il persistait, de ne pouvoir se présenter entier à la famille de sa prétendue, il se décida à monter son cheval à cru et à prendre la selle sur son

Enfin, il atteignit l'auberge, où il mit pied à terre, et demanda une chambre pour quitter ses habits de voyage. Sa valise fut ouverte avec précaution, et toutes les pièces de sa toilette furent étalées sur le lit par ordre d'importance.

Songeant d'abord à sa coiffure, il mit en délibération s'il se poudrerait à blond ou à frimas. Cette dernière manière lui ayant paru plus tendre, il saisit la houpe de duvet de cygne et commença l'opération du côté droit; mais, au moment de finir, il s'aperçut qu'une main invisible poudrait à blond l'autre côté, de sorte que sa tête, mi-partie jaune et blanche, avait l'apparence d'un citron à demi écorcé.

Michel, stupéfait, se hâta de tout mêler avec le peigne, et, se trouvant trop pressé pour chercher à comprendre (ce qui lui demandait toujours du loisir), il étendit la main vers la bobine qu'enroulait le ruban de satin destiné à sa queue, la bobine échappa de ses mains et tomba à terre. Michel courut pour la reprendre, mais elle semblait fuir devant lui: vingt fois il fut près de la saisir, et vingt fois ses mains impatientes la manquèrent; on eût dit un jeune chat jouant avec un osselet. Enfin il perdit patience, et, voyant que la soirée avançait, il se résigna à garder son vieux ruban et se hâta de prendre ses chaussures de maroquin.

Il boucla d'abord le soulier droit, puis le soulier gauche, et son regard, arrêté sur ce dernier, admirait l'élégance d'un pied qui ne sentait nullement sa roture, quand il s'aperçut que la boucle du premier soulier pendait jusqu'à terre. Il s'occupa de la mieux arrêter... Dans l'interval, celle du second soulier s'était dé faite. Michel l'eut à peine remise en état, que l'autre réclama de nouveaux soins. Il persista ainsi une heure entière, sans pouvoir arriver jamais à être chaussé des deux pieds.

Furieux, il remit ses escarpins de voyage pour en finir, et voulut prendre sa culotte de velours; mais, cette fois, ce fut bien une autre merveille! Au moment où il s'approchait du lit, la culotte, s'élançant elle-même à terre, se mit à parcourir la chambre avec mille gambades provocantes.

Michel, pétrifié, resta la bouche ouverte et le bras tendu, contemplant d'un regard ébloui cette danse incongrue. Mais je vous laisse à penser ce qu'il devint, lorsqu'il vit la veste, l'habit et le chapeau rejoindre la culotte, prendre leurs places respectives, et former une contrefaçon de lui-même qui commença à se promener en parodiant ses attitudes.

Pâle d'épouvante, il recula jusqu'à la fenêtre... Mais, dans ce moment, l'apparence *michellesque* s'étant retournée vers lui, il aperçut, sous le chapeau à trois cornes, la figure grimaçante de maître Drack qui lui faisait la nique.

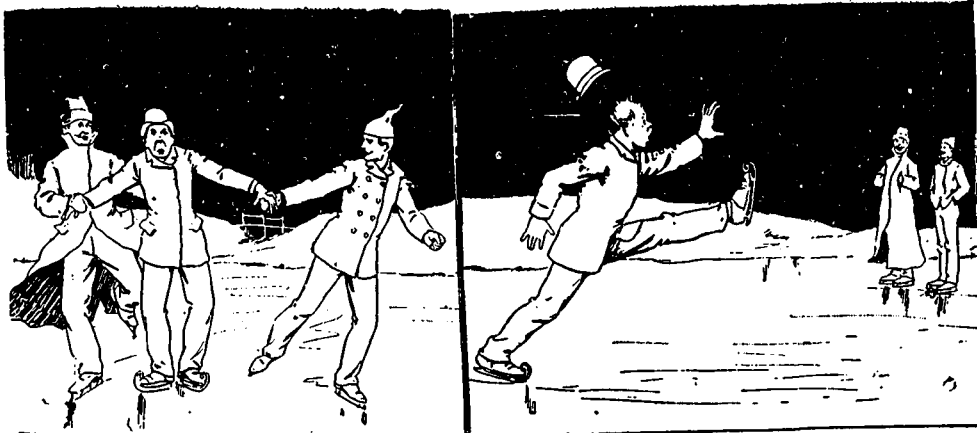
UNE ILLUSION D'OPTIQUE



I
Une passante. — Si un homme doit être malheureux avec un nez pareil!

II
L'explication.

LES AVANTAGES D'UNE EDUCATION SOIGNÉE



I
Johnson a Smith qui apprend à patiner. — Maintenant, nous allons te lâcher; et tâche de te tirer d'affaires; c'est le seul moyen d'apprendre.

II
Les deux amis. — Ha! ha! ha!



III
Smith. — Vous pouvez rire; mais si vous croyez que je ne puis pas retourner à terre, vous vous trompez.

IV
Attrapez, bande d'idiots.

Michel poussa un cri.

— Ah! méchant avorton, c'est donc toi! s'écria-t-il; sur mon âme, je te ferai repentir de ton insolence, si tu ne me rends à l'instant mes habits!

A ces mots, il s'élança pour les reprendre; mais Drack fit volte-face et se trouva à l'autre bout de la chambre. Le jeune homme, que le dépit et l'impatience mettaient hors de lui, se précipita de nouveau vers le farfadet, qui, cette fois lui passa entre les jambes et s'élança dans l'escalier.

Michel l'y poursuivit avec rage; il grimpa à sa suite les quatre étages, arriva au grenier, où Drack le fit tourner comme un cheval de ménage

jusqu'à ce qu'il lui prit fantaisie de s'échapper par une lucarne. Michel, exaspéré, prit le même chemin. Le malicieux farfadet le promena de toit en toit, traînant la culotte de velours, la veste l'habit dans toutes les gouttières, au grand désespoir de Michel. Enfin, après une pérégrination de plusieurs heures à travers ces montagnes des chats et des hirondelles, Drack gagna une haute cheminée, au pied de laquelle son adversaire fut obligé de s'arrêter.

Il se pencha alors vers le jeune homme hâtant et découragé.

— Tu le vois, bel ami, dit-il en riant, tu m'as forcé de gâter ton costume de bal sur la mousse des toits; mais heureusement que je vois ici dessous une chaudière de blanchisseuse qui remettra tout en état.

A ces mots, Drack agitta la culotte de velours au-dessus du tuyau de la cheminée.

— Que fais-tu, drôle! s'écria Michel.

— J'envoie ton costume à la lessive! dit le farfadet.

Et la veste, l'habit, le chapeau, suivirent la culotte dans le gouffre fumeux.

Le jeune galant s'assit sur le toit avec un gémissement de désespoir; mais, se relevant presque aussitôt.

— Eh bien! reprit-il avec résolution, j'irai au bal en habit de voyage!

Un tintement venait de retentir dans le clocher le plus voisin; minuit sonna; Michel compta les douze coups et ne put retenir un cri! C'était l'heure désignée par les parents pour faire connaître, parmi les prétendants qui se seraient présentés, celui que la jeune fille choisissait.

— Malheureux que je suis! s'écria-t-il; quand j'arriverais maintenant, tout serait fini: invités et parents se moqueraient de moi!

— Et ce serait justice mon gros homme, répliqua Drack, avec un ricardement aigu; car tu l'as dit toi-même: *A ceux qui arrivent trop tard il ne doit rester que le regret.* Ceci te servira, j'espère de leçon, et t'empêchera, une autre fois de railler les faibles; car tu sauras, désormais, que les plus petits sont de taille à se venger.

UNE SUGGESTION LUMINEUSE



Lui. — Il n'y a rien que je ne fasse pour vous prouver que mon amour est désintéressé. Dites quoi ?

Elle. — Eh ! bien, dans ce cas, cédez votre siège à monsieur Alfred qui se dirige vers nous.

LE CURÉ, L'ÉVÊQUE ET L'ÂNE

Un critique de la *Revue des Deux Mondes* écrivait, l'autre jour, ces paroles dignes d'être rapportées :

« Il existe dans le clergé des campagnes bien plus de gens d'esprit qu'on ne pense. »

— Remarque très vraie, et qui nous rappelle une bien jolie histoire d'autrefois.

Il s'agit d'un curé de campagne, le curé Amis.

Cet ecclésiastique du temps de la reine de Navarre est demeuré très populaire.

Il avait plus d'esprit que d'argent ; néanmoins, il avait trouvé moyen de faire rapporter un gros revenu à sa cure.

Son évêque qui aimait la plaisanterie et à qui on avait parlé de l'esprit du curé, voulut le mettre à l'épreuve :

Le prélat arriva donc et fit au brave curé toutes sortes de questions auxquelles celui-ci répond par des plaisanteries si bien tournées qu'il est impossible de s'en fâcher.

Enfin, fatigué de cette lutte où il n'est pas le plus fort, l'évêque s'écria :

— Quel est le point central du globe terrestre ?

— C'est mon église, répond l'imperturbable curé.

— Qu'apprenez-vous à vos ouailles ? continue l'évêque.

— Tout ce que je peux, mais ce sont des ânes.

— Et ces ânes, vous les instruisez ?

— De mon mieux.

— Servante, crie le prélat, faites venir un âne, et voyons ce que M. le curé pourra lui apprendre.

— Il faut vingt ans pour l'éducation d'un homme ; j'en demande trente pour celle d'un âne, répond le curé.

— Dans huit jours, je reviendrai savoir quels progrès aura faits cette éducation importante, et si l'âne est resté un âne, un plus habile aura la cure.

Sur ces mots, l'évêque s'en va, bien décidé à avoir raison de ce curé obstiné.

Quant au curé Amis, il ne perd pas son temps. Il prend un bel in-folio, intercale des chardons entre les pages, et le place devant l'âne qu'il veut instruire. L'instinct de l'animal se réveille ; l'odeur bien connue du chardon l'attire et lui fait tourner les pages avec son museau.

Pendant les huit jours, ces exercices se répètent. Enfin l'évêque arrive. Il jette un regard malin sur le prêtre dont il pense triompher facilement, et ordonne qu'on amène l'âne en sa présence.

Celui-ci arrive gravement, et le volume est placé devant lui. Il le reconnaît et, pensant y trouver sa nourriture accoutumée, il tourne lentement les feuillets ; mais, arrivé au bout sans rien trouver, il se met à braire avec désespoir :

— Hi-han ! hi-han ! hi-han !

Le curé, s'adressant alors à l'évêque :

— Monseigneur, c'est sa manière de prononcer la lettre A ; il n'en est encore qu'à cette lettre, et vous voyez qu'il la prononce à l'allemande, avec un accent circonflexe. La semaine prochaine, il abordera le B. Viendrez-vous le voir, monseigneur ?

Pour le coup, l'évêque, émerveillé, s'avoua vaincu et renonça à trouver en défaut un homme aussi adroit.

LE BOULEAU

Sous le non générique de bouleau on comprend les deux variétés de cet arbre : le *bouleau blanc* qui se contente d'un terrain médiocre, pourvu qu'il ne soit pas compacte,

et le *bouleau pubescent* qui s'accommode volontiers des sols marécageux.

Bien que ces deux variétés supportent les climats les plus froids, et qu'elles dépassent de beaucoup sur les montagnes la limite extrême qu'y atteignent les autres essences, elles préfèrent les régions tempérées et y prennent leur plus bel accroissement. Dans ces régions, ce sont les expositions sud-est et sud-ouest qui leur sont les plus favorables.

Le bouleau se rencontre dans presque toutes nos forêts, la plupart du temps mélangé aux autres essences.

Son écorce blanche permet de le distinguer fa-

EXCES DE REMERCIEMENTS



Monsieur Poppé. — J'ai constaté, l'autre jour, mademoiselle, que le collier de votre chien est usé. Veuillez donc accepter celui-ci avec mes compliments.

Delle Vifargent. — Ah ! c'est trop, monsieur. Vraiment, je ne saurais... Comment pouvez-vous vous en passer ?

cilement. Du côté du nord, c'est le dernier arbre qu'on rencontre en allant vers le pôle.

Le bouleau comme beaucoup d'autres arbres, fleurit en même temps qu'il pousse ses feuilles. Son fruit, en forme de petit cône, mûrit à la fin d'août, puis se désagrège, et le vent disperse au loin ses graines qui sont petites et munies d'une membrane légère. Les feuilles, petites, assez clairsemées, ne donnent que peu d'ombre. Quant aux racines, elles sont délicées, nombreuses, et courent plutôt à la surface du sol qu'elles ne le pénètrent dans sa profondeur.

Le bouleau grandit rapidement, mais sa croissance se ralentit beaucoup quand il atteint sa soixantième année ; c'est un âge avancé pour cet arbre qui ne vit guère plus que 80 ou 90 ans.

Le bois du bouleau, habituellement blanc, parfois nuancé de rouge vers le cœur, est d'un grain assez fin. Mais, il pêche par bien des côtés, son défaut de résistance, la facilité avec laquelle il s'altère et se pourrit sous l'influence des variations atmosphériques, le rendent impropre pour la construction. Aussi l'utilise-t-on plus spécialement comme bois d'œuvre.

On l'emploie comme étais de mines et comme perches à houblons. Il est recherché par la tonnellerie ; on en fabrique les bobines employées pour le fil et la soie.

On en fait des caisses et des barils d'emballage, il sert aussi, avec le tremble, pour la fabrication des allumettes.

On le colore diversement pour l'utiliser comme bois de marqueterie et d'ébénisterie.

L'industrie en fait de petits meubles forme bambous, tels que pendants, porte-manteaux, porteserviettes, cache-pots, etc.

Les jeunes brins sont convertis en cercles de futailles ; les brindilles et les jeunes pousses, en balais de ménage et d'écurie.

Le bouleau est un assez bon combustible ; il donne une flamme vive et claire ; il est excellent pour le chauffage des fours de boulangerie, et très apprécié dans les verreries. Le charbon de bouleau est très estimé ; il est lourd, dur, et dégage une chaleur soutenue.

En Europe, l'écorce est employée pour le tannage des peaux ; elle contient un suc particulier qui donne au cuir de Russie l'odeur spéciale qu'on lui connaît. En Pologne et en Russie, on prépare, paraît-il, avec la sève du bouleau une espèce de vin supportable et d'assez bon vinaigre.

L'ART DE DEVINER



Delle de Lachante Patrice. — Ceci est le portrait de ma grand-mère peint en 1830.

Monsieur Panchetronite (un peu myope). — Et ceci est votre grand-père, sans doute ?

CONDOLEANCES



Quoi, mon cher ami : votre oncle est mort ! Quelle perte !
Une perte sèche ; il ne m'a rien laissé.

FEUILLETON DU SAMEDI

MONSIEUR PAUL

I

Quand, par un clair matin d'avril, on la vit descendre du coucou sur la place de l'église, tout Limaize fut en révolution.

—Bah ! C'est Victorine !...

Dans ce petit village vosgien caché sous les feuillages au fond d'une étroite vallée, c'était une quotidienne distraction pour les commerçants du cru que d'assister à l'arrivée de l'antique patache. Humble et simple distraction, nullement folâtre et d'un médiocre intérêt, étant donné la régularité quasi-immuable où la diligence persévérait à ne présenter aux curieux que ses flancs absolument vides : chaque jour c'était le même espoir suivi de la même déception. Certes, le directeur de cette entreprise n'y aurait pas gagné son pain, s'il n'avait eu l'idée d'utiliser son véhicule pour le transport des laitages, des vivres et des divers colis. De temps à autre cependant, à la belle saison, on voyait quelques touristes : des peintres en quête de sujets sylvestres, des malades à la recherche de repos et d'air pur. Alors Limaize exultait, on ne pavaisait pas, mais peu s'en fallait, et c'était presque une ovation que l'on faisait aux voyageurs étonnés. Jamais pourtant, même dans les fastes les plus mémorables Limaize n'avait éprouvé une émotion comparable à celle qui l'agitait ce matin-là.

—C'est Victorine ! Bah !...

Cette exclamation fit le tour de la place, puis s'étendit, gagnant les maisons les plus

lointaines. Chacun, chacune d'accourir, laissant là le travail commencé ; chacun, chacune de se bousculer autour de la voiture et de jouer du coude pour atteindre le premier rang. Tous les yeux s'écarquillaient et toutes les bouches répétaient en chœur avec des intonations variées :

—Pas possible ! Mais oui ! V'là Victorine *pour tant* !

Victorine, elle, semblait mal à l'aise sous la curiosité bruyante qu'elle provoquait.

—Bonjour, bonjour, disait-elle seulement en hochant la tête, les yeux à terre, le dos rond.

C'était une grande femme maigre et sèche, d'une cinquantaine d'années, au visage ridé comme une vieille pomme, aux gestes tremblotants. Vêtue d'une robe sombre toute simple, elle paraissait profondément triste, et cette tristesse la vieillissait davantage. Aussi, plus discrète, cette exclamation courait-elle :

—La pauvre ! Comme elle est changée ! Comme elle est vieillie !

Cependant les plus alertes s'empressaient autour d'elle, s'arrachant les paquets qu'elle portait et l'accablant de questions.

—Te v'là donc au pays ? Qu'il y a longtemps, mon Dieu ! C'est gentil de venir nous dire le bonjour ! Resteras-tu jusqu'à la fête ?

Mais, essayant de sourire, Victorine s'expliqua tout de suite. Certainement elle serait là lors de la fête, ce n'était point un petit bonjour qu'elle venait dire, elle rentrait au pays pour de bon, pour tout à fait :

—... Jusqu'à l'heure que partir au cimetière, *ma fi* !

—C'est-y, Dieu, vrai !

Et l'étonnement général fut à son comble. Jamais on n'aurait cru que Victorine vien-

drait finir ses jours au village natal ! Il y avait près de vingt ans qu'un ménage parisien, en villégiature à Limaize, avait emmené Victorine. Elle s'était tant plu à ce service qu'elle n'avait jamais voulu le quitter. D'un autre côté, il est vrai, ses parents, petits cultivateurs, n'étaient point riches, et la somme, distraite de ses gages, qu'elle leur envoyait mensuellement, leur était d'un secours indispensable. Qu'aurait-elle fait au pays ? Rien. En service, elle vivait tranquille en gagnant des pièces d'argent, et, comme elle était bonne fille, on l'approuvait sans la jalouser.

A trois ou quatre intervalles très espacés on avait pu la revoir ; elle ne venait au pays que pour des choses graves : lors de la mort de sa mère et de celle, plus récente, de son père, par exemple. A cette époque on avait essayé de la retenir. Elle héritait d'une petite mesure et de quelques lopins de terre, elle n'avait plus aucune charge, elle devait d'autre part posséder des économies au fond d'un bas, pourquoi ne resterait-elle point au village où tout le monde l'aimait et où certainement, quoiqu'elle ne fût plus de la première jeunesse, elle trouverait à se marier, grâce à son bien. Mais elle ne voulut écouter personne et repoussa ceux qui guignaient déjà en elle un bon mariage à conclure.

—Non, non, disait-elle, je ne veux pas me marier et je ne puis rester ici, car Madame et Monsieur Paul ont besoin de moi ; Monsieur Paul surtout !

Monsieur Paul ! Elle prononçait ces deux mots avec dévotion, d'un ton attendri. Monsieur Paul, c'était le fils de sa maîtresse, un enfant qu'elle avait élevé avec des soins et une vigilance de mère depuis l'âge le plus tendre. Elle avait immédiatement succédé à la nourrice et avait reporté vers le bambin tous ses instincts maternels, tous les élans d'amour de son cœur, toutes ses tendresses et tous ses espoirs. Cette adoption lui était si chère, cette fausse maternité la satisfaisait à ce point que l'idée de quitter un jour cet enfant et de chercher ailleurs une autre existence ne pouvait lui sembler admissible. Elle le déclarait :

—Jamais je ne quitterai Monsieur Paul.

—Mais il te quittera quand il sera grand, lui objectait-on.

—Libre à lui, nous verrons bien.

Elle ne vendit point la maison paternelle, par respect pour ceux qui n'étaient plus ; elle la laissa telle quelle, ferma les portes et prit les clefs. Puis, elle loua les champs et, ayant dit adieu à tous et à toutes, elle regagna Paris. C'était la conviction générale à Limaize qu'elle ne reviendrait plus et mourrait dans la maison de ses maîtres.

On comprend la stupéfaction suscitée par le retour inattendu de la fidèle domestique.

—Ta maîtresse est donc morte ?

—Non pas, répondait Victorine, mais je deviens vieille et je n'étais plus bonne à rien.

—On t'a renvoyée ?

—Oh !... Que non ! Je suis partie.

—Et ton petit Monsieur... Monsieur ?...

—Monsieur Paul ?

—Oui.

Victorine poussa un gros soupir et leva ses yeux tristes vers le ciel.

—Monsieur Paul est un homme à présent,

fit-elle d'une voix altérée par l'émotion, il peut voler avec ses ailes.

Et, après un silence, elle répéta :

—Je n'étais plus bonne à rien.

Désormais, à toutes les questions ce fut sa seule réponse. "Ceux" de Limaize, très méfiants, ne s'en contentèrent point. Il était impossible, prétendait-on, qu'une maîtresse, si exigeante qu'elle fût, se débarrassât ainsi d'une domestique dévouée, après vingt ans de loyaux services, sous l'inhumain prétexte qu'elle vieillissait. Il y avait quelque chose de louche là-dessous ! Et chacun de se creuser la cervelle en commettant à sa manière l'étrange réserve de Victorine et la gêne qu'elle trahissait lorsqu'on l'interrogeait. Tout d'abord on avait cru qu'elle rentrait avec une forte provision de gros sous, fruit des libéralités de sa maîtresse, et l'on fut très surpris de voir qu'elle vivait chichement et fabriquait des dentelles qu'elle allait vendre à la ville voisine. Sa tristesse surtout, sa persistante tristesse intriguait.

—Certes, oui, il y a quelque chose de louche là-dessous !...

Hélas, tout se sait, le mal avant toute autre chose. Une fille de Limaize, en service elle aussi à Paris, fut chargée de découvrir la vérité et le village apprit un beau jour, par une lettre d'elle, que Victorine avait été chassée de sa place pour y avoir volé.

—Ah ! le voilà donc, le secret de sa tristesse ! Elle est honteuse et elle a peur.

Lorsque, sans méfiance, Victorine sortit de chez elle pour aller au marché, elle fut entourée par les commères haineuses et indignées qui commencèrent par l'injurier.

—Au bain ! Au bain ! criait-on.

Tête basse, les yeux à terre, le dos rond, suivant son habitude, la vieille domestique ne semblait pas comprendre. Alors une commère, agacée par cette indifférence, s'avança vers elle :

—C'est-y qu't'es sourde, à c't'heure ? *ma fi*, y a pas de pire que ceux qui veulent pas entendre... Nous savons tout, qu'on te dit, voleuse !...

A cette brusque accusation, Victorine se redressa, comme dans un mouvement de révolte, et, montrant sa face ridée, toute pâle, elle fixa fièrement son ennemie de ses yeux agrandis où brillait une lueur sombre. Ses lèvres s'agitèrent pour un démenti, pour une défense, mais aucun son ne sortit et, presque aussitôt, ayant enveloppé la foule qui l'entourait d'un rapide regard soupçonneux, Victorine baissa de nouveau la tête et arrondit son dos.

—Je n'ai rien à dire, murmura-t-elle honteusement.

Rebroussant chemin, elle se dirigea vers sa maison. Ce silence et cette fuite exaspérèrent les assistants. Les injures se changèrent en clameurs furieuses, et des enfants qui étaient là, s'armant de cailloux, poursuivirent la vieille femme en la lapidant.

Rentrée chez elle, Victorine se tenait derrière la porte, tremblant de peur à entendre le bruit sinistre des huées montantes et des pierres qui frappaient la muraille, brisaient les carreaux.

—Voleuse ! Voleuse !

Et elle disait, au milieu des sanglots :

—J'aurai-je la force, mon Dieu !... Mais qui a pu leur dire !... Heureusement, ils ne savent pas tout... Non, c'est trop, je ne peux pas !... Je me défendrai !...

Elle se retourna pour ouvrir sa porte ; mais, dans ce mouvement, son regard tomba sur une photographie qui appendait au mur ; cela représentait un garçon d'une douzaine d'années qui souriait ingénument dans le cadre doré. Victorine poussa un cri, s'élança

sur cette image, la saisit, la porta à ses lèvres et, s'affaissant sur sa chaise, elle fondit en larmes en disant :

—Oh ! Monsieur Paul ! Monsieur Paul !... Soyez tranquille, mon chéri, ils ne savent pas tout !...

II

Les commères de Limaize ne savaient pas tout, en effet. C'était une bien navrante histoire, ignoble d'une part et sublime de l'autre.

Durant une vingtaine d'années, auprès de sa maîtresse et de monsieur Paul—son enfant d'adoption—Victorine avait coulé une existence heureuse, ne demandant rien de plus, satisfaite en tous ses désirs. Simple et naïve, elle acceptait la domesticité comme une besogne prédestinée, sans murmur ni honte, ne s'imaginant pas un autre avenir ou un autre métier. Du reste "Madame," pleine de bonté, s'appliquait, à l'inverse de tant d'autres, à lui adoucir les misères de son état—et puis, elle avait Monsieur Paul, ce "chérubin" qu'elle idolâtrait. L'enfant ne le méritait guère, hargneux, fourbe, rageur et lâche ; Mais Victorine remarquait-elle ces défauts ? C'était sans cesse des gâteries, des surprises et des faiblesses de toutes sortes : l'enfant commandait en maître, en tyran, elle obéissait en esclave soumise, dominée par cet amour profond qui met sa plus entière jouissance dans la complète abnégation de soi-même. L'enfant grandit, devint jeune homme et, fatalement, Victorine fut la dévouée complice de ses premières fredaines, l'aidant à tromper la surveillance maternelle, mentant avec lui ou pour lui sans le moindre scrupule et sans le moindre remords. En somme, tout marchait à souhait pour Victorine et elle voyait venir sans effroi la vieillesse, lorsque brusquement éclata le terrible drame qui devait la briser.

Oh ! En tous ses détails, la scène était présente à son esprit, ineffaçablement gravée en sa mémoire !... C'était un matin. Seule, dans la lingerie, elle ravaudait des bas, lorsque la voix de "Madame" s'éleva, l'appelant. Elle accourut et pénétra dans la chambre de sa maîtresse : M. Paul était là qui tournait le dos, regardant par la fenêtre. "Madame" se tenait debout devant son secrétaire.

—Victorine, dit "Madame" d'un ton grave, j'ai toujours eu en vous la plus grande confiance, vous le savez. Dans ma maison rien n'était fermé et vous aviez la libre disposition de tout... Le mois dernier j'ai cru m'apercevoir qu'il me manquait de l'argent. Je n'ai rien dit, voulant m'en assurer. Au début de ce mois, j'ai compté la somme que je mettais dans ce tiroir ; je viens de faire l'addition de mes dépenses. Il me manque cinq cents francs ; j'ai donc acquis la certitude que vous me volez...

—Moi, madame ?

—Oui, vous. Ne niez pas. Mon fils Paul m'a aidé pour établir mes calculs, et il peut vous dire, comme moi, que cinq cents francs ont été dérobés.

—Mais ce n'est pas moi, madame !

—Et qui serait-ce, alors ?

Monsieur Paul avait quitté la fenêtre. Très pâle, presque blême—car cette pénible scène le poignait—il s'avança vers Victorine—maman Victorine, ainsi qu'il l'appelait la veille encore—et la regardant fixement dans les yeux, il dit à son tour :

—Qui serait-ce ?... Allons, n'aggravez point votre faute d'un mensonge : avouez.

La vieille bonne, hébétée par sa douloureuse surprise, ne pouvait trouver une phrase de réponse. Ses yeux hagards al-

laient de "Madame" à M. Paul, et ses lèvres murmuraient continuellement sur un ton de mélodie plaintive :

—Mon Dieu !... Mon Dieu !... Mon Dieu !...

—Votre silence est un aveu, reprit M. Paul sévèrement, allons, sortez d'ici.

Elle se révolta :

—Monsieur Paul ! Mon chéri !... Je te le jure !... Ce n'est pas moi !...

Et ce fut dit avec un tel accent, que "Madame" s'émut à l'idée d'accuser peut-être une innocente.

—Eh bien, fit-elle plus doucement, puisque ce n'est pas vous, je vais prévenir le commissaire et, si vous êtes innocente, comme je l'espère, c'est moi qui vous demanderai pardon...

Victorine se retira le cœur allégé d'un lourd fardeau. Parbleu oui, le commissaire établirait son innocence ! L'accuser de vol, elle !... C'était injuste, et "Madame" aurait dû réfléchir avant de formuler une telle accusation contre elle ! Mais aussitôt elle excusa sa maîtresse : dans ces moments là on perd la tête, on ne réfléchit plus. Pauvre madame ! Quelle affaire !...

—Je parie que c'est l'horloger qui est venu hier, se dit-elle. Ah ! le gremlin !...

Elle entendit le claquement de la porte : Madame sortait pour déposer sa plainte au commissaire.

—Qu'il vienne vite !

Fort de son droit, elle attendait avec impatience, lorsque M. Paul entra vivement dans la lingerie. Il n'était plus blême, il était vert.

—Victorine, dit-il à voix basse, saccadée, Victorine, sauve-moi !

—Comment cela, monsieur Paul ?

—Cet argent... c'est moi qui l'ai pris !...

—Oh ! monsieur Paul !

—Oui, c'est mal, c'est honteux... Mais il m'en fallait !

—Que dira madame ?

—Il faut qu'elle l'ignore, Victorine.

—Et comment cela ?

Le jeune homme hésita un instant avant de prononcer son atroce prière :

—Dis que c'est toi, murmura-t-il enfin.

—Et je passerai pour une voleuse, moi ! s'exclama Victorine, en reculant d'épouvante.

—Tu refuses ? C'est donc moi qui serai accusé. Car le commissaire va venir, Victorine. Il interrogera, il fera une enquête et il devinera tout. Tu connais mon père, il me forcera à m'embarquer...

Il se fit suppliant, s'agenouilla :

—Sauve-moi, Victorine ! Sauve-moi ! Tu disais que tu m'aimais...

Et la pauvre vieille bonne se laissa fléchir. Elle attira à elle la tête du jeune homme, l'embrassa passionnément :

—Oui, je t'aime, chéri, je t'aime. Je te le prouverai. Va, sois tranquille ; je dirai que c'est moi...

Quelques instants après "Madame" rentrait.

—Le commissaire sera là dans une heure, dit-elle.

Alors, Victorine s'avança et, après avoir envoyé à M. Paul un regard chargé d'une immense tendresse, résignée, d'une voix ferme, elle dit :

—C'est inutile qu'il vienne, madame. C'est moi qui ai volé l'argent ; je voici.

Et elle tendit cinq billets de cent francs, laborieusement et péniblement économisés.

L'affaire n'eut pas de suite, mais Victorine, le cœur brisé, moins par l'accusation infamante qui pesait sur elle, que par l'idée de quitter à jamais le "Chérubin" qu'elle chérissait davantage encore, depuis son sacrifice, dut plier bagage et rentrer au pays...

III

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE,

516 -- RUE CRAIG, -- 516

MONTREAL.

Voilà ce que "ceux" de Limaize ignoraient et devaient ignorer toujours; leur ignorance leur dictait la plus féroce des cruautés. La pauvre Victorine—humble martyre inconnue—était chaque jour en butte aux injures des habitants. Elle ne pouvait sortir sans être couverte de pierres, et les gamins se plaisaient à bombarder sa mesure. En même temps la misère s'abattait sur elle. Le bruit avait fait tache d'huile, et les personnes qui lui commandaient de dentelles, lui refusaient de l'ouvrage désormais.

Elle supportait tout sans mot dire. Parfois pourtant, des défaillances la prenaient; elle voulait courir sur la place de l'église et, à tous les habitants rassemblés, raconter la vérité. Mais ces faiblesses n'étaient que passagères et, pour ranimer son courage lassé, elle saisissait la photographie de M. Paul, le gentil garçon qui souriait ingénument dans son cadre doré. Elle couvrait l'image de baisers, avait avec elle de longs colloques où tout l'amour de son cœur débordait en d'enfantines paroles :

—Faites risette, monsieur Paul, petit chérubin!... On est content de maman Victorine... Oui? Oh! le chéri!...

Elle ne sortait plus que pour subvenir à ses besoins, et elle acceptait les quolibets et les affronts fièrement, avec une douce résignation que les autres—répétant une phrase du maître d'école—qualifiaient de "honteux cynisme." Et, quand elle rentrait, l'oreille bourdonnante encore des huées, les vêtements souillés de boue, son front saignant, déchiré par les pointes des pierres lancées, elle se consolait à contempler longuement l'image de M. Paul. Ah! qu'elle était heureuse et fière de son œuvre! Récapitulant les maux qu'elle endurait, elle se disait que, si elle ne s'était pas sacrifiée, M. Paul serait en butte aux mêmes tourments—et, plus elle souffrait, plus elle était sublimement contente, car, si elle n'avait pas consenti à souffrir ces tortures, e'aurait été M. Paul qui les eût subies. Elle s'imaginait que des gens cherchaient à battre son enfant d'adoption et que, se jetant devant lui pour le protéger, elle recevait les coups à sa place.

—Pauvre chéri! Pauvre chéri!...

L'hiver arriva, terriblement froid, et, par les carreaux brisés, les bises glaciales soufflaient, meurtrières, dans la mesure de Victorine. On l'aperçut encore deux ou trois fois—et l'on saisit ces occasions pour la couvrir de boules de neige recelant des cailloux pointus: puis, on ne la vit plus.

Et, lorsque, inquiétés par cette disparition, "ceux" de Limaize pénétrèrent chez elle, ils trouvèrent la vieille domestique étendue sur un grabat, morte de froid et de faim. En s'approchant davantage, on vit briller quelque chose dans sa main crispée, ramenée vers sa bouche: c'était le cadre doré où M. Paul, le gentil "Chérubin" continuait à sourire ingénument...

GUSTAVE GUESVILLER.

PROGRÈS RÉEL

Mademoiselle S... au manège :

—Eh bien! monsieur l'écuver, ai-je fait quel que progrès?

Certainement. Vous tombez déjà avec beaucoup plus de grâce qu'autrefois.

CE N'EST PAS LA PLUS MAUVAISE.

Chez un notaire de campagne :

—Savez vous écrire?

—Non.

—Alors faites une croix.

—Au nom du Père et de Fils...

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

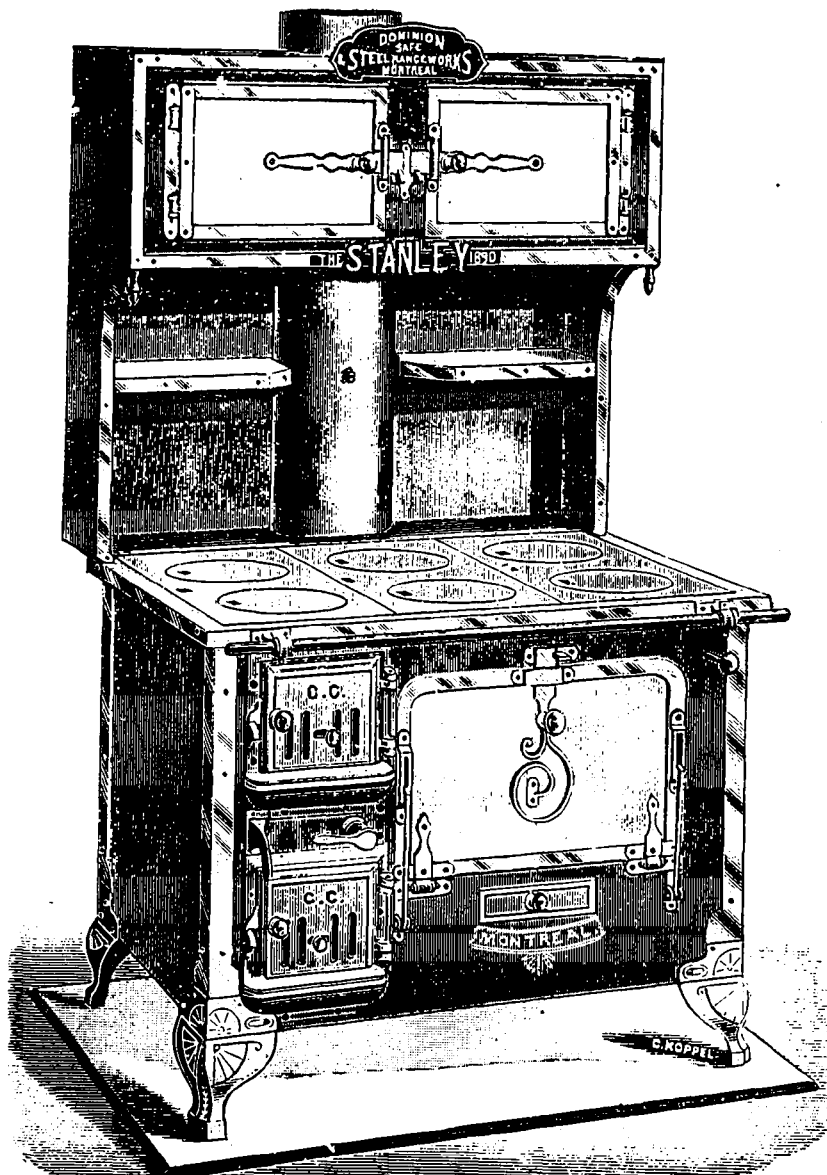
Circulaires, Livres, Brochures,
Pamphlets, Affiches, Cartes de Visite,
Cartes d'Affaires, Pancartes,
Entêtes de Compte, Etiquettes,
Programmes, Annonces d'Enca,
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc.

COMMANDES PROMPTEMENT EXÉCUTÉES

CARACTÈRES DE LUXE

A meilleur marché que partout ailleurs.



GODEF. CHAPLEAU

Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Téléphone Fédéral 828.

Téléphone Bell 133.

POUR LES VERS

LES CRÈMES de CHOCOLAT DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861. — Correspondance littéraire. Notes et Querries Français. Questions et Réponses. Lettres et Documents inédits. Communications Diverses. — PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. — NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

LE MUSEE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois, publié dans son No. du 1er Février 1891: Les dix doigts de Jean Ruthé, par Sixte Delorme. — Le Sommeil de Lahirette, par François Deschaups. — L'Agenda de Jean Bonhomme. — Le Serin et le Moineau, poésie par R. Fleury. — Le Royan-der Goa, épisode de la guerre du Canada, par Geo. Grand. — Science en famille, par L. Balthazard. — Sans lui, par Louise Mussat. — Le Secret de l'Écrivain public, par Léila Hanoum. — Bataille de Beaugé, par Désiré Lacroix. — Mosaïque, par Eug. Müller.

ILLUSTRATIONS par Albert Guillaume, Jacques Wagner, Émile Causé, Kirschner, Gilbert, Meibner, Gaillard, etc., etc., et d'après de vieilles estampes. — PRIX D'ABONNEMENT, Paris: un an 11 fr. Département 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Sommaire de la 950e livraison (11 Fév. 1891). TEXTE: La famille Hamelin, par l'auteur de la Neuvaine de Colette et de Tout droit. — Le "French shore", par H. Norval. — Lis et Chardons, par Mme la Comtesse d'Hondetot. — La petite reine, par Louis Rousset. — Chaque numéro, 40 cent.

ILLUSTRATIONS de Toland et E. Zier. — ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr. — Bureaux à la Librairie Hachette & Co, 79, boulevard Saint Germain, Paris.



Pour Monsieur ou Dame

C'EST GRATIS

Pour l'examen. Coupez cette annonce, envoyez-la à notre adresse et nous vous enverrons la montre par express, "C. O. D.", franc de port; nous payons les frais de transport. Vous pouvez l'examiner; si vous ne la trouvez pas telle que décrite ici, laissez-la entre les mains de l'agent; si au contraire, vous en êtes parfaitement satisfait, vous n'avez qu'à lui payer notre PRIX SPÉCIAL, 25 cent et à garder la montre. Une montre comme celle-ci n'a jamais été annoncée sur les journaux auparavant. C'est un BIEN-ÊTRE qui mérite toute votre attention. Cette montre est fabriquée d'une composition métallique recouverte de deux lames d'or de 28 carats, garantie en tout. Le boîtier, le couvercle, etc., sont gravés à la main, très bien finis et garantis. PRIX SPÉCIAL: 25 cent. GARANTIE AUX 1847.

Le nouveau modèle beaucoup le "Waltham", richement monté sur rubis, avec de 12,000 battements à l'heure, balancier à expansion, pignon et échappement breveté et garanti chronomètre fidèle. Une garantie est envoyée avec la montre. On vend ces montres pour 25 cent partout ailleurs. Adressez SEARS & CIE., 112 Rue Yonge, Toronto, Can.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 9 MARS, Après-midi et soirée.

ENGAGEMENT DE M. PETE BAKER,

L'ÉMINENT COMÉDIEN

DANS LE RÉPERTOIRE SUIVANT:

Lundi, Mardi, Mercredi, après-midi et soir

THE EMIGRANT

Jeudi, Vendredi et Samedi, après-midi et soir

BISMARCK

Excellente compagnie, jolis décors, etc

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

Semaine suivante: N. S. WOODS.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

Elixir Resineux Pectoral



MARQUE DE COMMERCE.

Voulez-vous ne plus tousser? Faites usage de l'Elixir Resineux Pectoral, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la Gorge et des Pouxmons. De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communants religieux, de médecins distingués attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation. A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant:

Montréal, 27 mars 1889.

Après avoir pris connaissance de la composition de l'Elixir Resineux Pectoral, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des poumons en général.

N. FAFAARD, M. D.
Professeur de chimie
à l'Université Laval.

En vente partout — 25 centims la bouteille.

L.ROBITAILLE, Propriétaire
Joliette, P. Q., Canada.

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1805 Notre-Dame. Importateurs de Remèdes Français. Agents pour la Liqueur de Goudron de Norwege.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centims

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

"LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartine

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE SOUFFLOT.

Sommaire du No 51. — Mois de Décembre 1890.

SOMMAIRE. — Avis divers. La Savoie Littéraire: Les Touristes Lyonnais, par M. Constant Berlioz. — La France et le Monde Littéraire: Le Centenaire de Lamartine, par Jules Canton. — A Lamartine, par Mme Amélie Moissonnier. — Lamartine au Collège de France par Jules Sage. — A ma Niece, par Mlle Henriette Weil. — Victor Hugo et l'école classique par Auguste Derille. — Devant le cercueil de Miss Marie Smith par Mme Anna Rudy. — Splendeur des cieux, par M. A. des Essarts.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Janvier

19,354 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle

— 16 pages. 3 fr. par an. — Poésies, nouvelles, chroniques, etc. — Ecrire à M. E. Bonhaye 31, rue de Chabrol, Paris.